

Stratégies de la cruauté

Figures de la mort qui rôde

Frédéric Baillelte

«La cruauté politique est toujours un surplus, une surenchère gratuite et choisie, dont il faut analyser les ressorts. Dans le choix de la manière de tuer, tout un style, tout un langage non verbal est tenu par l'assassin sur son utopie intérieure.»

Véronique Nahoum-Grappe, 1995

Luc Capdevila et Danièle Voldman distinguent, à l'égard du «*corps mort de l'ennemi*», trois types d'attitudes qui peuvent coexister, se compléter ou s'exclure : respect, acharnement, anéantissement. Tout dépend des représentations de l'adversaire que l'idéologie et la propagande ont construites, du degré d'empathie qu'il est possible d'éprouver à son égard ou de l'aversion qu'il suscite de son vivant, et de la manière dont sont augurées les relations d'après conflit. «*La projection dans l'avenir des rapports envisagés avec l'ennemi en posture d'adversaire est fondamentale dans le traitement de ses cadavres.*»¹ S'il est reconnu comme un semblable, un égal, son corps, ou ses restes seront davantage pris en considération, «soignés»², protégés des détresseurs, identifiés et enterrés (parfois même avec les honneurs ou en tenant compte de rites religieux spécifiques). (Voir dans ce même n° 9 de *Quasimodo*, Luc Capdevila et Danièle Voldman, «Les dépouilles de l'ennemi entre hommage et outrage»).

Il en va tout autrement lorsque l'adversaire est une «*figure radicalement différente de soi, un autre totalement antinomique*», lorsqu'une «*fiction de corps*»³ répulsive orchestre une volonté politique d'extermination. Les cadavres sont alors abandonnés à leur sort de carcasses (putréfaction, dévoration, crémation, fosses communes, charniers, etc.). Ces débris d'humains qui doivent à jamais disparaître des consciences, être définitivement rayés de l'histoire, sont voués à la néantisation : pour eux l'«*annihilation totale*» (*die restlose Vernichtung*), la réduction en cendre et leur dispersion.



Willem (détail)

1 – Luc Capdevila et Danièle Voldman, *Nos morts. Les sociétés occidentales face aux tués de la guerre (XIX^{ème} - XX^{ème} siècles)*, Paris, Payot, 2002, p. 113-163 et p. 122.

2 – «Peut-on soigner un ennemi lorsqu'il est responsable d'actes particulièrement barbares ?» est une des questions auxquelles peuvent être confrontés des humanitaires. Voir Lisa Ouss-Ryngaert, «Soigner l'ennemi», in *L'Autre. Cliniques, Cultures et Sociétés*, volume 3, n° 1 («L'ennemi»), Grenoble, La Pensée Sauvage, 2002, p. 79-92.

3 – Cf. Michel de Certeau (entretien avec), «Histoires de corps», *Esprit*, n° 62 («Le corps... entre illusions et savoirs»), février 1982, p. 179-185.

4 – Luc Capdevila et Danièle Voldman, *op. cit.*, p. 160.

5 – Stéphane Audoin-Rouzeau (présenté par), *Les Carnets de l'aspirant Laby. Médecin dans les tranchées*, Paris, [Bayard, 2001], Hachette, «Pluriel», 2003.

6 – Herfried Münkler, *Les Nouvelles guerres*, Paris, Alvik éditions, 2004, p. 29.

7 – Comme le suggère Pavel Hak dans *Sniper*, Éditions Tristram, 2002, p. 16.

Les techniques pour se débarrasser de ces déchets, de ces *excréments*, doivent alors s'adapter à leur amoncellement, aux cadences de mise à mort, et à l'exigence de disparition de toute trace⁴.

Abandonné sur le champ de bataille, le cadavre abhorré n'est plus qu'un *macchabée*. En perdant sa face humaine, il se transforme en immondices dont on se débarrasse sans ménagement, ou que l'on utilise, «recycle», pour ses propriétés de détrit. Lucien Laby, un médecin des tranchées, notait ainsi dans ses feuilles de routes : «*Jeudi 28 septembre 1916 – Les ornières très profondes du chemin ont été comblées de cadavres par les Anglais, pour permettre aux voitures de passer*». Le même observera cyniquement : «*On a recouvert les macchabées boches dans les boyaux, avec un peu de boue. Les boyaux sont maintenant d'une élasticité remarquable : le Boche fait ressort*»⁵.

Le corps inerte de l'ennemi devient un «jouet», une poupée démantibulée à laquelle la soldatesque fait prendre la pose, un pantin désarticulé qu'elle manipule pour plaisanter (à l'instar de ce GI agitant le bras d'un irakien tué au volant de son véhicule, pour qu'il fasse bonjour à la caméra tenue par un camarade de guerre). Sans vie, il est un oripeau sur lequel les tueurs s'acharnent, une épave qu'ils pillent, vandalisent, un objet qu'ils utilisent pour composer de sinistres «installations». Comme cette «*nature morte macabre*» : à un carrefour de Monrovia, un corps dépecé est intégré au paysage urbain, la victime décapitée et éventrée a été assise sur une chaise de bureaux, sa tête remplace un feu rouge, et son intestin, tendu au travers de la route, interdit le passage⁶.

Les guerres sont ainsi parsemées de mises en scènes particulièrement *moches et dégueulasses*, de déchaînements d'une violence hallucinante et abjecte, de jeux sadiques et de séquences *gores*, perpétrées pour horrifier, meurtrir à jamais les corps et les âmes, voire bafouer intentionnellement les Droits de l'Homme⁷. Différentes mises à mort et souffrances délibérées attendent ceux et celles qui s'avancent sur le champ de bataille.

Mort terrible, horrible et humiliante

La menace d'une mort atroce, accompagnée de sévices infânants et de tortures insoutenables, ou la promesse d'une réduction à un cadavre répugnant, à jamais identifiable, ont toujours été utilisées par les belligérants pour faire vaciller et s'effondrer les énergies combattantes, en lançant un avertissement prémonitoire aux vivants : voyez ce qui vous attend si vous tombez entre nos mains...

Ainsi, selon l'historien Victor Davis Hanson, les sacrifices humains réalisés «à la chaîne» par les Aztèques sur des prisonniers

(jusqu'à 80 400 en quatre jours) étaient un «*bon moyen d'intimider*» les conquistadores. C'était-là «*un spectacle cauchemardesque propre à prévenir d'éventuels adversaires des conséquences de leur résistance*». Après que les prêtres aient ouvert les poitrines des captifs pour en retirer les cœurs encore palpitants et les offrir à leurs idoles, les bouchers indiens procédaient au démembrement des cadavres et au dépeçage des visages. Il arrivait que les guerriers lancent aux hommes de Cortes des morceaux de ces corps ou, pire, «*des jambes rôties de leurs frères capturés*»⁸...

En 1968, à l'occasion de Noël, le colonel George S. Patton III (fils du célèbre général), en poste au Vietnam, agira d'une manière tout aussi sordide : pour impressionner, ou narguer ses adversaires, il envoya de sa part et agrémenté de la mention *Paix sur la terre*, des cartes de vœux «*accompagnées de photographies en couleurs représentant des corps disloqués de soldats vietcongs empilés en un tas*»!⁹

Si la monstrosité de la mort annoncée doit terrifier et démoraliser les combattants, l'apparition de nouvelles armes de destruction peut, par l'atrocité de la mort infligée, épouvanter ceux qui risquent d'y être confrontés. Il en fut ainsi, au cours de la Seconde Guerre mondiale, du lance-flammes, dont Hitler soulignait qu'il «*enlève à l'infanterie de l'assaillant tout son cran pour aller au corps à corps*», pour peu qu'il soit utilisé massivement¹⁰.

Aussi, pour éviter une mort abominable, advenant souvent au terme d'infinies souffrances, certains combattants devançant leur trépas en se suicidant. Frédéric Rousseau cite ainsi le cas de deux *poilus* (dont un vétéran) qui, juste avant le signal de l'assaut, «*ajustent leur fusil sous le menton*» et appuient sur la gâchette, préférant en finir instantanément qu'aller aux devants d'une mort certaine et horrifiante. Plutôt laisser dans la tranchée un corps identifiable, que de se faire déchiqueter et d'agoniser avant de pourrir au fond d'un trou d'obus¹¹.

Anticipant sur les supplices à venir, parfois d'ailleurs non sans raison, les plus endurcis gardent la dernière balle pour eux, ou, comme les *paras* au cours de la guerre d'Algérie, préfèrent «*se battre jusqu'au bout, continuer à tirer jusqu'à se faire tuer*»¹². En Indochine, pour ne pas gâcher une seule balle, les légionnaires se donnaient la mort avec leur poignard de combat plutôt que de se faire capturer par les *viets*. La cruauté (réelle ou fantasmée) des *bridés* était telle, tout particulièrement envers une Légion haïe, qu'«*une psychose était née [qui] devait rapidement tourner à l'obsession : ne pas tomber vivant aux mains de l'ennemi*». Selon Paul Bonnacarrère, ceux qui n'avaient pas eu le temps de se suicider étaient «*martyrisés avec un raffinement sadique qui dépasse l'entendement*». Crucifiés par la peau du dos, lentement empalés par des pousses de bambous, badigeonnés de sirop et garrottés sur une fourmilière, leur mort ne survenait qu'après plusieurs jours et au terme d'indicibles douleurs...¹³

8 – Victor Davis Hanson, *Carnage et culture. Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*, [2001], Paris, Flammarion, 2002, p. 241 et 237.

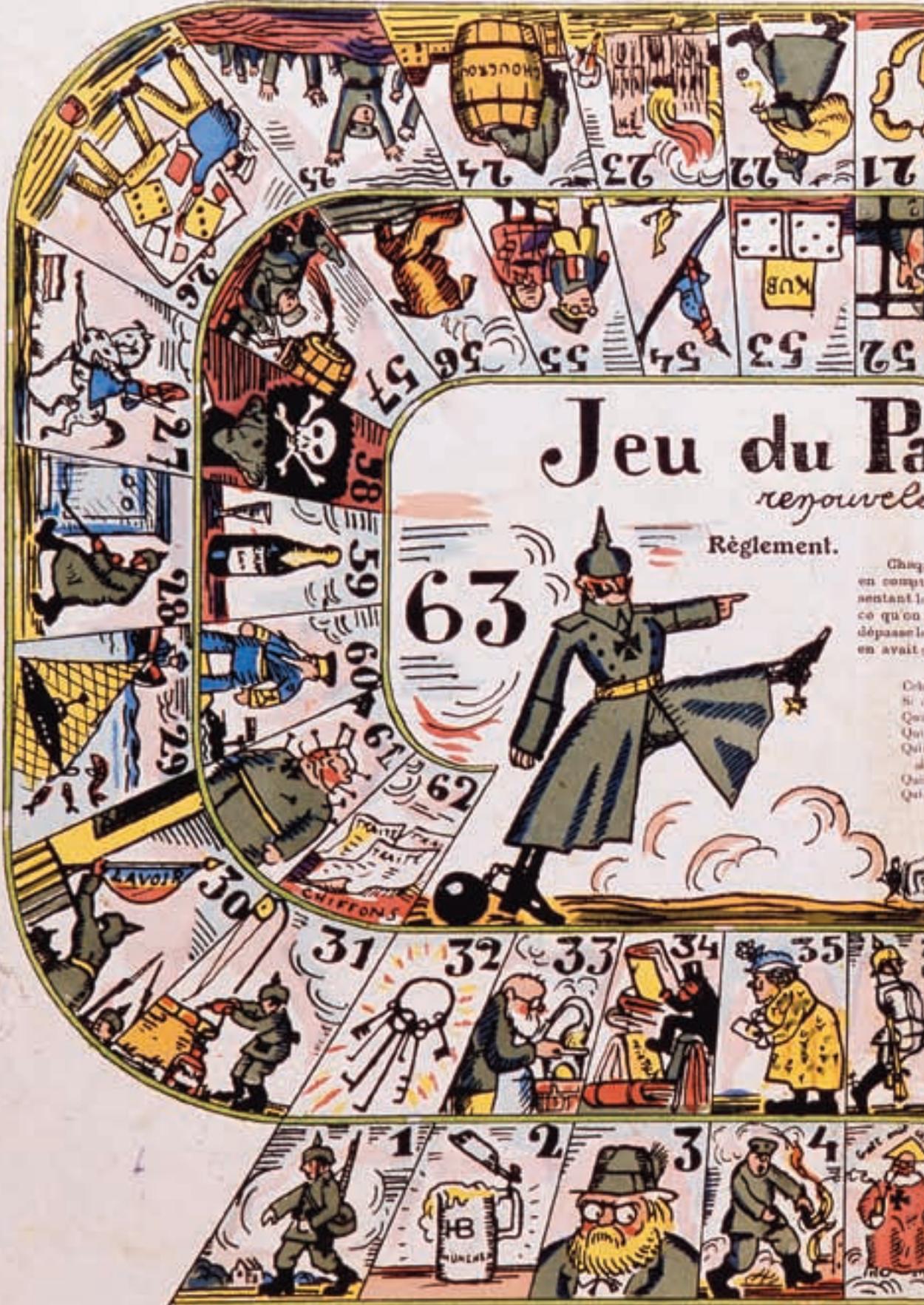
9 – Cf. Seymour M. Hersh, *Le Massacre de Song My. La guerre du Vietnam et la conscience américaine*, Paris, Gallimard, «Témoins», 1970, p. 20-21.

10 – Cité par Philippe Masson, *L'Homme en guerre. 1901-2001. De la Marne à Sarajevo*, Monaco, Éditions du Rocher, 1997, p. 145.

11 – Frédéric Rousseau, *La Guerre censurée. Une histoire des combattants de 14-18*, Paris, Le Seuil, «Points-Histoire», 2003, p. 205-206.

12 – Témoignage d'un ex-para, in Patrick Rotman et Bertrand Tavernier, *La Guerre sans nom. Les appelés d'Algérie, 1954-1962*, Paris, Seuil, «Points», 1992, p. 126.

13 – Paul Bonnacarrère, *Par le sang versé. Légion Étrangère en Indochine*, Paris, Fayard, 1968, p. 23-24.



Jeu du Pa...

renouvelé

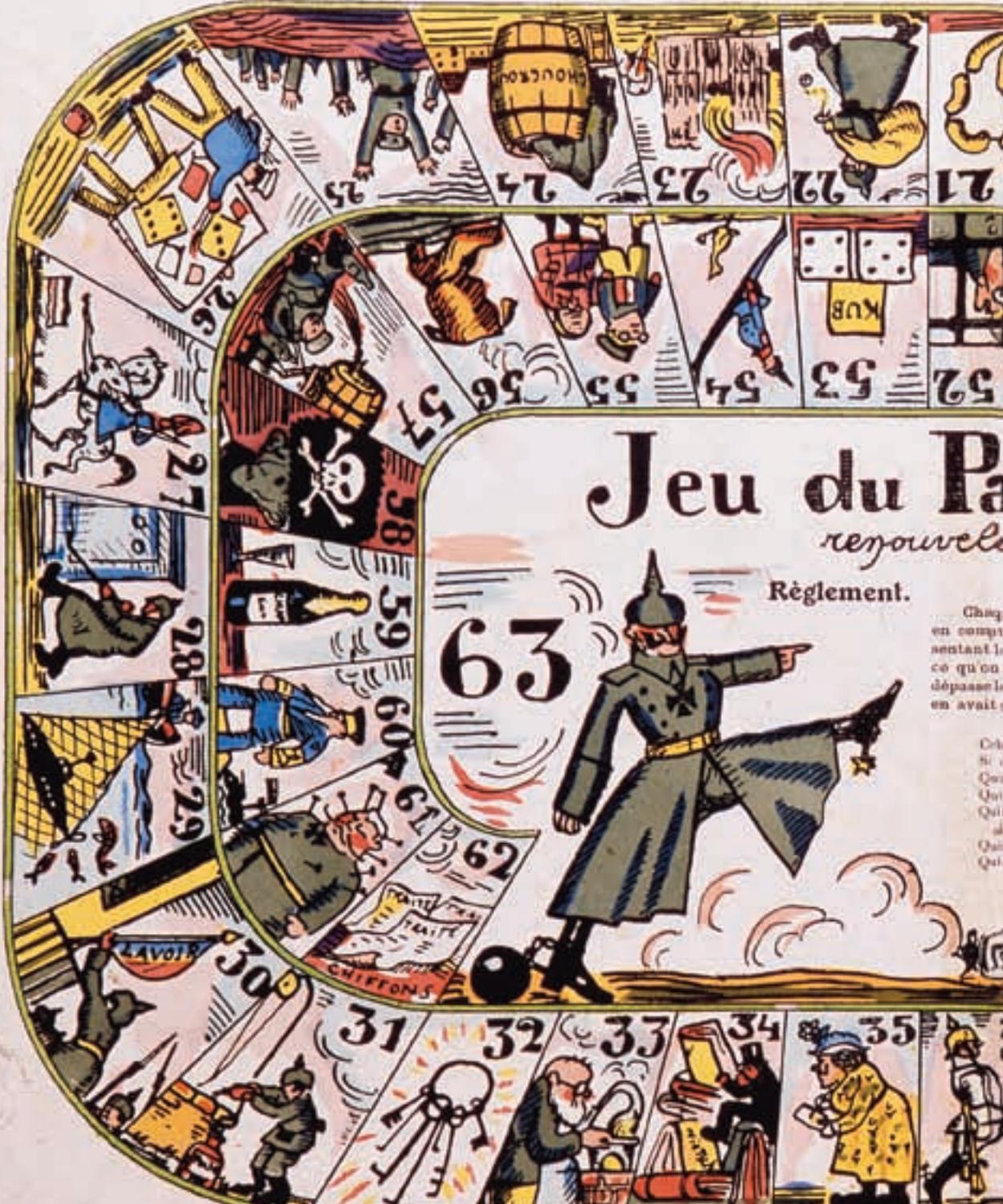
Règlement.

63



Chaque
en comptant
restant la
ce qu'on
dépassait
en avait

Chaque
Si
Quel
Qui
Qui
Qui
Qui



Les tueurs peuvent se complaire à faire souffrir un ennemi qui catalyse haines et ressentiments, à le violenter. Ils jouissent alors de ses convulsions, rient des contorsions et des rictus inattendus de son corps, raillent ses débâcles physiologiques et ses défaillances. Si lors d'une tuerie, des victimes souffrent par incompétence des exécuteurs, «à cause de manquement technique» (comme le précisait un génocidaire¹⁴), et sont abandonnées encore *remuantes*, la souffrance est bien souvent délibérée, que ce soit par amusement, certains s'attardant pour «*blaguer une victime*», ou pour se venger à satiété. À côté des «*souffrances par laisser-aller*», *négligences* de tueurs fatigués, novices ou étourdis, on trouve la volonté, le souci, d'exténuer progressivement l'autre, de faire durer son agonie, plutôt que de le foudroyer (et d'abrèger ses souffrances). L'ennemi qui tombe entre les mains des tueurs paye alors pour tous les maux, toutes les privations endurées, dont son groupe est tenu pour responsable. Aussi s'attarde-t-on sur lui, pour lui faire «*comprendre le pourquoi des souffrances*»¹⁵. Ce supplément de douleurs «inutiles» (tant physiques que psychiques), ce raffinement dans le calvaire imposé, est recherché car il permet par le «déroulé» du supplice, par sa prolongation, de persécuter l'exécuté jusqu'à éteindre l'inimitié que lui portent ses tourmenteurs. Car l'ennemi haï doit se sentir mourir, tant pour expier «ses» fau-

14 – Ou encore, «*par précipitation, par inattention, par dégoût de ce qui devait être accompli, plus que par méchanceté. C'étaient des souffrances par laisser-aller.*» Cité par Jean Hatzfeld, *Une Saison de machette*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 158. Voir l'ensemble du chapitre «Les souffrances», p. 156-163.

15 – «*Les nourrissons, explique un génocidaire rwandais, ne pouvaient rien comprendre du pourquoi des souffrances, ça ne valait pas de s'attarder sur eux.*» Recueilli par Jean Hatzfeld, *op. cit.*, p. 159.



tes, que pour satisfaire son bourreau, qui mesure alors pleinement toute l'étendue de son (nouveau) pouvoir. En juin 1991, Vojislav Seselj (prononcer Voyiislav Chéchélye), alors dirigeant du Parti radical serbe, expliquait joyeusement à la télévision comment égorger les Croates : « *Il faut égorger les Croates avec une cuillère rouillée pour que cela dure plus longtemps.* »¹⁶

Il est vrai aussi, que, pour ceux qui sont chargés de l'encadrement des troupes, la meilleure manière d'éviter que des soldats ne se rendent, ou ne passent trop facilement aux mains de l'ennemi, est de diaboliser ses pratiques et de faire comprendre que ce qui attend les lâches est pire que la mort au combat.

16 – Cité in « Vojislav Seselj, "intellectuel et homme d'action" », www.reseauvoltaire.net/article5653.html

Mort déshonorante et honteuse

Les ennemis ne sauraient mourir en héros (à l'exception peut-être des officiers de hauts rangs), surtout s'ils mènent un combat non conventionnel risquant de susciter des vocations. Leurs actions doivent être banalisées et désactivées de toute exemplarité. Il ne faut pas que leur mort puisse être récupérée et servir une quelconque propagande. Au contraire, il est bon de la pervertir en l'indexant au rayon du gangstérisme, et de priver ces combattants de funérailles susceptibles de glorifier leur sacrifice.

Sous l'Occupation, les résistants condamnés à mort furent guillotins et non pas fusillés, « *mort noble et ensoleillée, mort de soldat* ». En leur appliquant une mort réputée infamante, réservée aux droits communs, « *les ministres du Maréchal et les magistrats à leur solde [essayèrent] de faire passer pour des bandits ceux dont ils redoutaient tant que les Français les considèrent comme des héros* ». Les maquisards sont présentés comme des terroristes, voire des assassins venus de l'étranger (voir *l'Affiche rouge*), leurs actes de résistance ne sont que de vulgaires « délits ». Aussi sont-ils passibles de la peine de mort civile qui mène à la guillotine, et non de la peine de mort militaire, face à un peloton d'exécution¹⁷. Une manière de discréditer leur engagement, de freiner les vocations, et de les punir doublement en les rabaisant au travers même de leur mise à mort.

17 – Cf. Alain Guérin, *Chronique de la Résistance*, Paris, Omnibus, 2000, p. 537.

Ce même châtiment fut appliqué aux « résistants »... algériens : c'est « *à la chaîne* »¹⁸ que furent guillotins les membres du FLN arrêtés et condamnés pour terrorisme. Fernand Meyssonier, « *exécuteur des hautes œuvres* » à Alger, comptabilise cent quarante et un de ces terroristes, qu'il qualifie lui de politiques, raccourcis entre juin 1956 et août 58. « *On dit "politique" [entre guillemets], c'est parce que c'était jugé par le tribunal militaire, mais exécuté par la guillotine. Parce qu'ils ne voulaient pas les fusiller. Ils disaient que ça aurait été un honneur de les fusiller. Je pense qu'en les fusillant l'État les aurait reconnus comme politiques, tandis qu'avec la guillotine c'étaient des terroristes, des criminels de droit commun.* »¹⁹

18 – Cf. Catherine Simon, « Le bourreau d'Alger », *Le Monde*, 17 septembre 2002.

19 – Voir Fernand Meyssonier, *Paroles de bourreau. Témoignage unique d'un Exécuteur des Arrêts criminels* (recueilli et présenté par Jean-Michel Bessette), Imago, 2002, p. 186, et plus largement le chapitre « Les "événements" d'Algérie », p. 169-204.

Les prisonniers de guerre condamnés par le Tribunal de Nuremberg furent quant à eux pendus haut et court. Mussolini et ses proches, après avoir été rossés et exécutés, furent suspendus par les pieds aux poutrelles d'une station service (du centre de Milan), tel des carcasses sanguinolentes crochetées à la devanture d'une boucherie. Tous pouvaient ainsi constater la mort des fascistes²⁰.

20 – Des photographies, prises par un soldat américain, sont disponibles sur <http://members.aol.com/Italy/WW2/History.htm>

21 – «Contre-terreur» instaurée et orchestrée en Algérie, notamment, par le Général Paul Aussaresses et ses *services spéciaux*, pour lutter contre «le terrorisme érigé en système par le FLN» (*Services spéciaux. Algérie 1955-1957*, Paris, Perrin, 2001, voir p. 155 et couverture). On connaît le fameux «la peur doit changer de camp» du général Bigeard, lors de la Bataille d'Alger. Dans la même veine, rappelons le «Il faut terroriser les terroristes» de Charles Pasqua (lorsqu'il était ministre de l'intérieur) et, plus récemment, «La peur doit changer de camp. C'est aux délinquants de craindre les forces de l'ordre, pas à celles-ci de redouter certains quartiers!», de Nicolas Sarkozy (discours aux directeurs et responsables de la Police Nationale, sur la lutte contre l'insécurité, 26 juin 2002).

22 – Comme l'écrit le colonel Antoine Argoud, expliquant sa décision d'exposer les cadavres de ses victimes dans *La Décadence, l'Imposture et la Tragédie*, Paris, Fayard, 1974 (cité par Marie-Monique Robin, *Escadrons de la mort, l'école française*, Paris, La Découverte, 2004, p. 70).

23 – Sur les «expositions de cadavres», voir Raphaëlle Branche, *La Torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie. 1954-1962*, Paris, Gallimard, 2001, p. 283-289.

24 – Luc Capdevila et Danièle Voldman rappellent ainsi qu'en mars 1959 des parachutistes français embaumèrent des corps de chefs des wilayas, *op. cit.*, p. 145. Ils renvoient à Jean-Charles Jauffret, *Soldats en Algérie, 1954-1962. Expériences contrastées des hommes du contingent*, Paris, Autrement, 2000, p. 265.

25 – Cf. Michel Erlich, *La Mutilation*, Paris, PUF, 1990, p. 172. Voir aussi Jean-Paul Vernant, «La belle mort ou le cadavre outragé», *Journal de Psychologie Normale et Pathologique*, n° 2-3, 1980, p. 209-241.

L'exposition de la dépouille

Les dépouilles peuvent être délibérément dégradées, amochées, profanées, pour répandre une *contre-terreur*²¹, et émousser les velléités combattives ou révolutionnaires. Montrer l'impact de la mort reçue permet d'éviter l'idéalisation et la glorification de sa fin. En Algérie, les militaires français exposèrent les cadavres, allant jusqu'à en embaumer des chefs redoutés, pour «accroître la vertu d'exemplarité»²², humilier et apeurer des populations qu'ils contraignaient à défiler devant ces corps défaits. Certains étaient «torses nus [laissant] paraître des trous de balles, encore saignants»²³. Pour étendre les effets de cette stratégie de l'effroi, des photos de fellouzes abattus étaient également placardées dans les villages, et parfois des trophées de guerre macabre furent fichés sur des véhicules militaires. Dans son édition du 30 novembre 2000, le magazine *L'Express* reproduit ainsi un cliché, pris par un soldat, sur lequel on peut voir la tête d'un combattant du FLN décapité, fixée au pare-choc avant d'un camion blindé français. De telles mises en récit s'inscrivent dans une logique d'organisation de la terreur, et prolongent l'image de la défaite²⁴.

Mais, même si les corps tuméfiés témoignent de l'implacabilité des tueurs, ils font également état de la détermination de ceux qui ont résisté jusqu'à leur dernier souffle, les armes à la main, et ont su endurer les pires tourments pour une cause. Par-delà la peur de subir le même sort, d'éprouver les mêmes affres, cette mort «au combat» risque bien d'aviver le puissant désir de reprendre le flambeau. Aussi le corps vaincu doit-il être «défiguré», afin de lui enlever tout pouvoir de fascination. À la «belle mort» du héros se substitue «l'avilissement du cadavre de l'ennemi détesté»²⁵. Sa dépouille est rendue méconnaissable, mise en pièces, et pour finir donnée en pâture aux animaux.

Si le combattant ne meurt pas, son image doit sortir ternie de sa capture. Elle doit être radicalement altérée, lorsque, chef de guerre, il incarnait l'arrogance, la fierté, le défi. Quel plus fort symbole de capitulation, d'anéantissement, en effet, que celui d'une déchéance inattendue, d'un personnage encore vivant mais totalement dégradé. Ainsi, le faciès d'un Saddam Hussein déchu a fait la Une de quasiment tous les journaux de la planète. Celui qui jusque-là bravait les puissances occidentales a été empoigné



comme un vulgaire vagabond, malmené comme un clochard. Il n'impressionnerait désormais plus personne. La loque hirsute, embroussaillée, qui fut présentée est bien une défroque, une dépouille de l'ancien dictateur. Celui qui aimait se faire représenter chevauchant hardiment un cheval immaculé dans la posture de Saladin, le légendaire «*commandeur de la foi*» qui avait repris Jérusalem aux croisés²⁶, se terrait comme un *rat*. Dépouillé des atours de sa puissance, il n'apparaissait plus que comme un fantoche, un pleutre, tapi au fond d'un réduit, devenu son caveau... C'est un visage hagard, défait, détruit, examiné tel un bestiau, un pouilleux, par les mains gantées d'un médecin, qui fut baladé au bout de la pique médiatique. Dès l'été précédant l'invasion de l'Irak, les *communicants* du Pentagone avaient étudié la meilleure manière d'annoncer aux opinions arabes l'éventuelle capture, ou la mort de celui qui était désigné comme HVT1 : *High-Value Target n°1* (cible de haute valeur n°1). Les images de l'examen médical imposé à Saddam ont dépassé toutes leurs espérances. Gary Thatcher (directeur de la communication de l'Autorité provisoire de la coalition) s'en félicite, car elles montraient «*qu'il était un mortel ordinaire, pas un surhomme, et qu'il n'était plus une menace*»²⁷. Au pire, ce chef de guerre déchu n'inspire plus que de la pitié.

Détériorer partiellement et durablement un corps (ou son image) s'avère souvent symboliquement plus payant que de le supprimer. Ce corps hébété, exténué, déshonoré, est ainsi la preuve «vivante» que celui qui était tant redouté n'était qu'un dictateur d'opérette, une arrogante baudruche gonflée au pouvoir. Médiatiquement mutilé, symboliquement anéanti, il peut être livré «aux siens».

Dessin de Lauzan (Chili)

26 – Comme Saladin, Saddam est né à Tikrit.

27 – Pascal Riché, «Des images filmées et pensées par Washington», *Libération*, 6 décembre 2003, p. 5.

La réexpédition des corps déshonorés, dépréciés, bousillés



Libération, 15 décembre 2003

28 – Voir Frédéric Baille, « Organisations pileuses et positions politiques », in *Quasimodo*, n° 7 (« Modifications corporelles »), printemps 2003, p. 121-159.

29 – Laurent Macé, « Le visage de l'infamie : mutilations et sévices infligés aux prisonniers au cours de la croisade contre les Albigeois (début du XIII^{ème} siècle) », in Sylvie Caucanas, Rémy Cazals et Pascal Payen (sous la direction de), *Les Prisonniers de guerre dans l'histoire. Contacts entre peuples et cultures*, Toulouse, Privat, 2004, p. 97 et 100.

Les corps ennemis sont souvent saccagés physiquement ou psychologiquement ruinés, avant d'être renvoyé dans leur camp, vidés de leur prestance, dépossédés de leur charisme ou de leur fougue. Différentes pratiques de défiguration ont ainsi été utilisées pour déshonorer, discrediter ou ridiculiser, ôter une morgue ou flétrir une allure.

Ces mutilations disqualifiantes intéressent avant tout la face, où elles sont difficiles à dissimuler. Les principales furent (et restent parfois encore) l'amputation du nez et/ou des oreilles, le sectionnement des lèvres, l'ablation de la langue, l'énucléation, le marquage au fer rouge. D'autres, comme le rasage de la barbe et des moustaches ou encore la tonte, si elles passent avec le temps, n'en sont pas moins traumatisantes, bafouant les convictions religieuses et affectant profondément ceux/celles qui les subissent. Ainsi, en Afghanistan, les Talibans et les membres présumés d'Al-Qaïda faits prisonniers furent-ils immédiatement rasés par les GI's, soit disant pour des raisons d'hygiène...²⁸

L'apposition d'un stigmate infamant, sur les corps des déclassés, fut couramment pratiquée sur les esclaves à châtier, les paysans récalcitrants, les repris de justice, ou encore les preux chevaliers ainsi destitués. Aussi, au temps des croisades, la mort au combat était-elle préférable à l'humiliation de la mutilation « *qui entachait l'individu, sa postérité et tout son lignage* ». Dans les sociétés exaltant les vertus viriles, ceux qui se font capturer faillissent à leur mission de mâle. Laurent Macé rapporte, qu'au cours de la croisade contre les Albigeois (au début du XIII^{ème} siècle), l'hérétique Giraud de Pépieux ne tua pas les deux chevaliers qu'il avait capturés, « *mais, ce qui est pire que la mort, il leur creva les yeux, puis il leur fit couper les oreilles, le nez et la lèvre supérieure et les renvoya tous nus au comte* »²⁹. Une « punition » qui n'est pas sans s'apparenter, toute proportion gardée, à la déconvenue de Tintin, l'un des protagonistes de *La Guerre des boutons* (Louis Pergeaud, 1912), que les Velrans relâcheront après l'avoir « *tout châtré* » de ses boutons, et lui avoir, comble du déshonneur pour l'ensemble de la bande des Longevernes, *chipé* sa culotte !

Nous envisagerons ici trois aspects de la mutilation :

a) Elle est une sorte de « *désarmement corporel* » qui met temporairement ou définitivement hors d'état de poursuivre tout combat, voire dans l'impossibilité d'enfanter de futurs combattants.

Durant la guerre de Cent ans, les Français sectionnaient ainsi le pouce et l'index des archers anglais fait prisonniers, les rendant incapables d'exercer leur activité. Cette amputation invalidante handicapait à vie ces « professionnels ».

En Ouganda, le chef de l'Armée de Résistance du Seigneur (LRA), une organisation mystico-terroriste qui sème terreur et désolation, ordonna à ses hommes de trancher une jambe de tous les cyclistes du pays, pour qu'ils ne puissent aller informer l'armée régulière de ses déplacements...³⁰

Une telle «logique» est à l'œuvre lorsque les tortionnaires sectionnent les mains d'un journaliste pour qu'il ne puisse plus les menacer de ses écrits, ou broient les doigts d'un musicien pour qu'il ne puisse plus jouer de son instrument. Issa Makhoulf rapporte ainsi que durant la Guerre du Liban, les tortionnaires ont arraché la main droite du directeur de l'hebdomadaire *Al-Hawadess*, celle «avec laquelle il écrivait, et lui ont fiché son crayon dans l'anus»³¹. Victor Jara (populaire chanteur et guitariste chilien, soutenant Salvador Allende), fut arrêté et parqué (comme des milliers de *sub-versifs*) dans le stade national de football de Santiago du Chili. «Les militaires ont placé une table devant lui et ont placé ses mains sur la table. Un officier lui a tranché les doigts à coup de hache et lui a crié : "Chante, maintenant !"»³²

Une autre manière de supprimer toute forme de résistance chez un individu est de l'anéantir psychiquement, de le vider de sa substance militante, révolutionnaire, en le réduisant à jamais à un être terrorisé (revivant et ressentant longtemps les souffrances endurées). Lorsqu'il n'est pas nécessaire d'effacer toutes traces des sévices en faisant disparaître le corps de la victime, celle-ci peut être relâchée, après avoir été totalement brisée, désormais incapable de se relever de l'insupportable qu'elle a vécu. Pour cela, il convient de supplicier au-delà du pensable. La torture cherche, en effet, bien plus à punir et à faire se taire définitivement les victimes³³, qu'à extirper des informations. Elle est une «punition

30 – Christophe Ayad, «La folie meurtrière d'une guérilla mystique oubliée», *Libération*, 25 février 2004.

31 – Issa Makhoulf, *Beyrouth ou la fascination de la mort*, Montreuil, Les Éditions de la Passion, 1988, p. 66, note 1.

32 – «Jara s'est alors tourné vers les tribunes et a entamé l'hymne de l'Unité populaire, repris en cœur par tous les détenus. Fous de rage, les militaires [l']ont alors abattu d'une rafale de mitraillette et ont tiré dans la foule des détenus pour faire taire le chant de résistance.»
www.geocities.com/
militantarchieff/archives/98/34/
CHILI34.html

33 – Sur ce point, voir Françoise Sironi, *Boureaux et victimes. Psychologie de la torture*, Paris, Odile Jacob, 1999.



— Bien chaud ou pas trop?...

Dessin de Siné



corporelle» extrême qui remplit une fonction curative : faire passer pour toujours l'envie de se rebeller, mettre un terme à une pensée dissidente, en inscrivant à jamais la douleur dans la mémoire des chairs martyrisées. Une fois les renseignements extorqués, expliquait dans les années 60 un conseiller US en poste en Uruguay, «*il peut être bon de prolonger un peu la séance pour réduire encore la résistance. Pas pour arracher des informations immédiatement, mais simplement comme mesure politique, pour créer une saine peur de se mêler d'activités subversives.*»³⁴

La torture apparaît bien ici comme «*une véritable arme*» de guerre (Massu). Elle est, comme l'explique le colonel Argoud, «*un acte de guerre au même titre que la balle du fusil, l'obus, le lance-flammes, la bombe, le napalm ou les gaz*»³⁵. Capable d'anéantir des milliers d'individus et de laisser des séquelles inguérissables, condamnant à une mort sociale.

b) Renvoyer l'ennemi dégradé parmi les siens est également une mise en garde, adressée à tous ceux qui tomberaient entre les mains des troupes ennemies. C'est-là un signal particulièrement inquiétant sur les abominations et les ravages qui attendent ceux qui s'obstineraient.

Dans *Les Cercueils de zinc*, Svetlana Alexievitch rapporte que durant la Guerre d'Afghanistan (1979-1989), les résistants afghans coupaient les bras et les jambes des soldats russes fait prisonniers, puis les abandonnaient au bord des routes après leur avoir posé des garrots. Ces «trunks» pouvaient être ainsi «ramassés» par leurs camarades, soignés et sauvés avant d'être renvoyés à leurs familles...³⁶ Les dégâts causés par les mines anti-personnelles, qui pulvérisent les bas des corps, arrachent pieds et jambes, sont tout aussi redoutés. En châtrant bien souvent ceux qui en sont victimes, elles menacent aussi de castration les hommes s'aventurant en terrains minés.

Le sectionnement, l'arrachage, le broyage³⁷ de la verge reste l'amputation la plus redoutée de l'homme, et sans doute la plus largement pratiquée, parfois d'ailleurs sans être annoncée comme telle, lorsque, par exemple, la torture s'acharne sur les organes génitaux (électrodes, bastonnade, étirements, etc.). Plus directement lorsque des agents du Renseignement s'en prenaient aux attributs virils d'un Algérien dénudé pour l'amener à parler : c'est en s'attaquant directement aux parties génitales que les tortionnaires font enfin craquer le *bougnoule* qui depuis plusieurs jours leur résiste (ils sont en train de le torturer à l'électricité, l'une des électrodes branchée sur son sexe). La victime cédera devant les menaces de l'adjudant Tarde qui lui «*propose pire que la mort [: lui] écraser les couilles*» d'une balle de pistolet. Ainsi ne pourra-t-il plus *baiser*, ni *sauter* les femmes ! Au deuxième coup tiré (l'ad-

34 – Cité par William Blum, *Les Guerres scélérates. Les interventions de l'armée américaine et de la CIA depuis 1945*, Paris, Parangon, 2004, p. 89.

35 – Cité par Marie-Monique Robin, *op. cit.*, p. 131.

36 – Svetlana Alexievitch, *Les Cercueils de zinc*, [1990], Christian Bourgois Éditeur, 1991/2002, p. 17-18.

37 – Raphaëlle Branche rapporte cette «*torture spécifique*» pratiquée dans un centre d'interrogatoire : «*Dans la compagnie de Pierre Leulliette, le sergent utilise des étaux d'établi [...] pour broyer notamment les parties sexuelles.*» *Op. cit.*, p. 135.

judant frôlant volontairement sa cible), le prisonnier «*moite de sueur* » annonce qu'il va parler. «*Chaque homme à sa faille. [...] Comment aurais-je réagi à sa place ?* », constatera le sous-officier qui assistait à cette scène³⁸.

En Algérie, l'expression «*se faire couper les couilles*» (ou les *glaouis*) était couramment utilisée par les appelés pour «*désigner la mort qui guettait*»³⁹. Les combattants algériens utilisaient fréquemment des armes blanches, égorgeant (le redouté «*sourire kabyle*») et émasculant souvent leurs victimes, signifiant ainsi «*une seconde fois après les avoir tués, qu'ils ont gagné ce combat entre hommes*»⁴⁰. Pour montrer leur mépris à l'égard de leurs adversaires, ils rendaient les cadavres grotesques et hideux, en plaçant dans leur bouche les parties génitales coupées. Une mise en garde particulièrement traumatisante, pour les vivants qui retrouvaient un copain, un frère d'arme, «*massacré les couilles dans la bouche*»⁴¹. Un acte qui renforçait la représentation stéréotypée de l'Arabe égorgeur sanguinaire⁴² et donc les peurs.

Dans une aile de l'hôpital Maillot d'Alger, étaient regroupés ceux que l'on appelait les *Inconsolables*, des garçons du contingent et d'autres d'active qui avaient été «*mutilés dans leur virilité*» et ne voulaient plus rentrer dans leurs foyers ainsi amoindris, retrouver épouses et compagnes⁴³.

Pour certains, cette atteinte corporelle à ce qu'une culture viriloïde considère de plus précieux, pourrait être utilisée pour terroriser une population (ses mâles surtout) et la pousser à déguerpir. Dans un article intitulé, sans détour, «*Comment les aider à partir*», un des journalistes vedettes du quotidien *Novosti* (l'un des plus gros tirages de la presse russophone israélienne) appelait ainsi à castrer les «*prisonniers arabes incarcérés pour activisme anti-israélien*». Car, ajoutait l'auteur, «*vu la mentalité arabe, la castration serait un moyen psychologique puissant pour semer dans la population arabe une panique susceptible de l'encourager à fuir le pays*»⁴⁴.

L'amputation de la verge, ou la destruction de l'appareil de reproduction mâle, vise également l'anéantissement de toute procréation, l'annihilation de la descendance. Dans un article du *Monde*, Louis L. Lambrichs aborde «*un aspect particulier du nettoyage ethnique*» en ex-Yougoslavie, celui des sévices sexuels que les hommes subirent quasi systématiquement dans les camps serbes. Si la politique délibérée des *viols ethniques* à l'encontre des femmes bosniaques est connue, grâce notamment aux travaux de Véronique Nahoum-Grappe, les violences sexuelles dont ont été l'objet les hommes (maris, pères, fils) le sont moins. Ce fut pourtant aussi l'une des spécificités de cette *épuration*. Plusieurs prisonniers rapportent que régulièrement ils étaient extraits de leurs cellules, puis placés jambes écartées et les mains en appui contre un mur, pour être «*fortement battus sur les organes sexuels*». Dans certains cas, des

38 – Jean-Pierre Vittori (témoignage recueilli par), *On a torturé en Algérie*, Paris, Ramsay, 2001, p. 72-73.

39 – Cf. Claire Mauss-Copeaux, *À travers le viseur. Algérie 1955-1962*, Lyon, Ædelsa, 2003, p. 30.

40 – Raphaëlle Branche, *op. cit.*, p. 44.

41 – Général Chabannes, cité par Marie-Monique Robin, *op. cit.*, p. 70.

42 – Violences démonstratives qui «*viennent alimenter l'imaginaire ancien des Occidentaux à propos des Arabes*». Voir Emmanuel Filhol, «*L'image stéréotypée des Arabes, du Moyen Âge à la guerre du Golfe*», *Hommes et Migrations*, janvier 1995, p. 15-20. Et plus récemment de Ré Naba, *Du Bougnoule au sauvageon... Voyage dans l'imaginaire français*, Paris, L'Harmattan, 2002.

43 – Témoignage d'un soldat appelé, in Benjamin Stora (conçu par) et Bernard Faure (réalisé par), *Les Années algériennes. Deuxième partie : Les Tricheurs*, Coproduction, Ina/France 2/ Taxi Production, 1991.

44 – Lili Galili, «*Et pourquoi ne pas castrer les Arabes israéliens ?*», *Courrier International*, n° 587, 31 janvier-6 février 2001, p. 34.

Tchetniks masqués passaient les uns après les autres. Des détenus disent avoir été également forcés d'arracher de leurs dents les testicules d'autres détenus. À l'occasion d'un séminaire international consacré aux victimes masculines des violences sexuelles lors de la guerre en ex-Yougoslavie (Zagreb, 22-23 avril 1996), le docteur Loncar estimera à 5 000 le nombre des Croates et des Musulmans qui furent émasculés (et en moururent), castrés (par incision du scrotum, section ou ligature des testicules), plus rarement sodomisés, et qui eurent à subir une bastonnade en règle des testicules. «*Pratiquée systématiquement au moment de l'emprisonnement*», cette violente flagellation engendre souvent une stérilité, suite à la constitution d'un œdème local. Les menaces dont s'accompagnaient ces sévices du type : «*Tu ne feras plus d'enfant musulman (ou turc, ou oustachi)*», et le fait que la plupart des victimes aient entre 20 et 50 ans, montrent bien «*qu'il s'agissait de tortures ayant pour objectif de détruire la fonction reproductive*». Elles s'inscrivaient dans une politique génocidaire⁴⁵.

Le viol des femmes, comme «*moyen de police*»⁴⁶, relève à la fois du supplice et de la prise de possession d'un corps qui gardera à jamais enfouie une indélébile (et indicible) blessure. Le corps violé est un corps qui se sentira bafoué, sali. Il conservera toujours le souvenir de son impuissance, de sa vulnérabilité, de sa pénétrabilité. Ce corps, brisé intérieurement est aussi socialement atteint, «*biologiquement*» altéré. L'effraction qui a déchiré ses entrailles a permis à l'envahisseur de pénétrer au cœur de la matrice pour y déposer un venin destructeur du lien de filiation. Dans l'ex-Yougoslavie, le viol, «*ce meurtre qui ne tue pas*» (Louis-Vincent Thomas), a été systématiquement intégré par les miliciens Serbes dans leur entreprise politique d'*épuration ethnique*. «*Ce point, note Véronique Nahoum-Grappe, différencie l'épuration ethnique pratiquée par les nationalistes serbes du génocide nazi: ce n'est pas la mort physique de l'autre qui est recherchée en tant que telle [...] mais plutôt son anéantissement intérieur, sa défiguration à ses propres yeux à travers ce qu'il a de plus cher*»⁴⁷. Ces viols sont à distinguer «*des viols "de pulsion", où le soldat victorieux accomplit des atrocités contre la population civile des vaincus, dans une situation de relative impunité : il s'agit ici d'une pratique pensée politiquement. [...] Il s'agit de "décapiter" la "tête" du pays, d'assassiner non pas des individus mais une communauté, de détruire ce qui est censé la lier, la fonder aux yeux du purificateur ethnique: ainsi l'égorgeement du chef politique et le viol de sa femme ou fille sont deux crimes qui visent à travers le corps un même objet, à savoir le lien de filiation qui circule de façon non verbale à travers le corps des femmes. [Dans l'idéologie nationaliste serbe] la sexualité féminine est ainsi porteuse de la pureté de la nation "ethnique", un adultère est donc une souillure de l'ethnie, et un viol de la femme de l'ethnie ennemie une sorte de conquête par le*

45 – Louis L. Lambrichs, «*Un aspect particulier du nettoyage ethnique*», *Le Monde*, 30 mai 1996, p. 24.

46 – Voir Christiane Chombeau, «*Le viol comme moyen de police*», *Le Monde*, 9 mars 1991. Et Françoise Sironi, «*"Tu seras brisé de l'intérieur". Torture et effraction psychique*», *Revue de Médecine Psychosomatique*, n° 36 («*Effraction*»), Grenoble, La Pensée Sauvage, décembre 1993, p. 77-86.

47 – Véronique Nahoum-Grappe, «*L'Épuration ethnique en ex-Yougoslavie 1991-1994 : la question des viols systématiques*», *Quel Corps ?*, n° 47-48-49 («*Constructions sexuelles*»), avril 1995, p. 253.



Affiche originale de cinéma
Peinture, Ghana

dedans : double conquête que celle qui hypothèque un avenir dans cette matrice de futur qu'est le ventre féminin, et celle qui imprègne l'autre du "soi ethnique". »⁴⁸

48 – *Idem*, p. 255-257 et 258.

Les femmes sont toujours perçues comme des génitrices. En temps de guerre, il est (implicitement ou explicitement) de leur devoir de « *produire des soldats* ». La destruction, par les factions adverses, de leur fonction reproductive de futures générations « *ennemies* » s'inscrit dans cette perspective. Au Guatemala, un soldat déclarait ainsi avoir commis des mutilations sexuelles afin « *d'éliminer l'engance guérilleros* ». Selon plusieurs témoignages au Soudan, ainsi que dans d'autres pays d'Afrique, « *des femmes ont été mutilées après avoir été violées, leurs bourreaux allant parfois jusqu'à exhiber leurs organes sexuels comme s'il s'était agi de trophées* »⁴⁹.

49 – Amnesty International, « Les crimes commis contre les femmes lors des conflits armés », Document disponible sur le site de l'organisation.

Les femmes violées, mutilées dans leur sexualité, engrossées, sont «rendues» à leur communauté car *souillées*, dévalorisées, impropres à l'enfantement, ou porteuses d'un enfant de l'ennemi. Au cours de la guerre civile espagnole, des nationalistes écrivaient ainsi sur les murs, à l'attention des républicains: «*Nous mourons peut-être, mais vos femmes donneront naissance à des enfants fascistes*»⁵⁰. Victimes des préjugés défavorables de leur culture, les femmes, entachées par le sperme de l'ennemi, sont souvent rejetées par leur famille, leurs voisins, leur groupe d'appartenance. Une mise à l'écart, une répudiation, d'autant plus forte que désormais s'ajoute à cette «pollution» la crainte qu'elles ne soient contaminées par le virus du Sida (contamination effectivement avérée, avec d'autres maladies sexuellement transmissibles, et souvent recherchée par les violeurs).

c) L'amputation «délirante» en Sierra Leone :

Les amputations, à la machette et à la hache, ont caractérisé le conflit armé interne en Sierra Leone. Elles ont principalement concerné les mains, les bras, mais également les jambes et d'autres parties du corps (nez, oreilles).

Selon un membre de la Croix-Rouge sierra-léonaise, les rebelles du RUF (Revolutionary United Front) auraient commencé à sectionner des membres supérieurs fin 1995 «*pour empêcher la récolte du riz et la défection de leurs jeunes recrues affamées*». La pratique s'est ensuite généralisée au cours des premiers mois de 1996, juste avant la tenue des élections présidentielles et législatives. Certains observateurs ont pu ainsi parler de «*campagnes d'amputations systématiques*». Dans un témoignage publié en 2000 (*Allah n'est pas obligé*, Le Seuil), Ahmadou Kourouma indique que: «*Foday Sankoh [l'ex-leader du RUF] ne veut pas du deuxième tour des élections. La solution lui vint naturellement sur les lèvres: "Pas de bras, pas d'élections."* Il faut couper les mains au maximum de personnes, au maximum de citoyens sierra-léonais. Les amputations furent générales, sans exception et sans pitié.» Pour inciter ses compatriotes à se rendre aux urnes, Ahmed Tejan Kaddah (qui allait emporter la présidentielle avec un peu moins de 60% des voix) avait pris comme slogan de campagne: «*L'avenir est entre vos mains*». L'encouragement fut fatal à beaucoup...

La proportion des amputations augmentera ensuite fortement. Elles feront alors partie de tout un cortège de brutalités et d'horreurs visant à terroriser des civils, accusés de soutenir le gouvernement⁵¹. Dans cette «guerre» menée contre une population sans défense, en fait une «gangs-térisation» du pays, l'arbitraire règnera en maître. Pour n'importe quelle raison, un adulte pouvait se voir «*tailler*

50 – Rapporté par Yannick Ripa, «Armes d'hommes contre femmes désarmées: de la dimension sexuée de la violence dans la guerre civile espagnole», in Cécile Dauphin et Arlette Farge (sous la direction de), *De la Violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 132.

51 – Ces mutilations étaient également perpétrées par les soldats du NPRC, «contrôlés» par le gouvernement. Les paysans les désignèrent rapidement sous le surnom de *sobel*, contraction de *soldiers* et de *rebel*: soldats le jour, rebelles la nuit.

Dessin de Willem



des manches longues » (*long sleeves*, selon l'expression des *rebelles*) par des gamins de quinze ans, accompagnant cette amputation des mains de propos moqueurs : « *Allez voir le président Tejan Kabbah. Il vous les rendra* », ou « *il vous en offrira de nouvelles* ». Les « *manches courtes* » (*short sleeves*) consistaient, elles, dans le sectionnement des bras au niveau du coude ou de l'épaule...⁵²

Le saccage des corps, leur marquage (incrustation au couteau des initiales RUF ou d'inscriptions comme *TERROR* sur les épaules ou le buste), était devenu une activité quasi ludique. De jeunes assassins pouvaient ainsi se livrer des après-midi entiers à des « *concours d'amputation* », tandis que d'autres organisaient des tirages au sort particulièrement macabres. Leur victime devait choisir parmi des bouts de papier pliés sur lesquels était écrit le traitement qui allait lui être infligé : un pied coupé, une main, deux mains, un membre, la tête scalpée, ou la mort⁵³.

Le nombre de personnes ayant subi de telles mutilations est estimé à 100 000. Celles qui ont pu bénéficier de prothèses à pinces mises au point au sortir de la Première Guerre mondiale (les mieux adaptées à la vie en brousse) sont regardés comme des « *hommes crabes* ».

Stratégie de l'égorge-vidéo (coutelas et caméscopes)

Au temps des Albigeois (1208-1244), les Cathares renvoyaient dans les rangs des croisés, d'un coup de manganon (sorte de catapulte), des membres, des troncs, des morceaux de corps des chevaliers capturés, pour épouvanter les troupes adverses et miner leur moral. Ces projections de tronçons d'anatomies cherchaient aussi à diviser les « *coalisés* » d'alors « *sur la tactique à suivre* ». Les moins motivés se désolidarisaient des jusqu'au-boutistes acharnés⁵⁴.

Aujourd'hui, ce sont des images d'égorgements suivis de décapitations qui sont « *balancées* » à l'ensemble des nouveaux « *croisés* » pour choquer et pétrifier. Des scènes *insoutenables* sont expédiées via Internet et la chaîne d'information arabophone Al-Jazira, sachant qu'elles vont être répercutées (bien qu'expurgées des images les plus insupportables) par l'ensemble des médias. Ainsi des « *têtes* » circulent planétairement : « *têtes* » méconnaissables d'otages émaciés, brisés, angoissés, sur lesquels plane le spectre d'une mort d'épouvante, « *têtes* » tranchées dans un passage à l'acte effroyable, puis posées sur des corps effondrés. Une répétition d'*horreurs* censée montrer la détermination des exécuteurs à punir les *envahisseurs*, leurs ressortissants, et tous ceux qui aident les forces d'occupation ou pactisent avec elles.

52 – Stephen Smith, « Le passé mutilé de la Sierra Leone », *Libération*, 28 janvier 2000, p. 12-13. Cette spécialité vaudra le nom de guerre de *Queen Cut Hands* à la chef d'une *Small Girls Unit*.

53 – Marie-Laure Colson, « Sierra Leone : mutilés par tirage au sort », *Libération*, 30 mai 1998.

54 – Laurent Macé, « Le visage de l'infamie : mutilations et sévices infligés aux prisonniers au cours de la croisade contre les Albigeois (début du XIII^{ème} siècle) », in Sylvie Caucanas, Rémy Cazals et Pascal Payen (sous la direction de), *Les Prisonniers de guerre dans l'histoire. Contacts entre peuples et cultures*, Toulouse, Privat, 2004, p. 95-105.

Dès avril 2004 des *résistants* irakiens menacèrent de « brûler vifs » trois otages Japonais (deux humanitaires, dont un de 18 ans, et un photoreporter) si leur gouvernement ne retirait pas rapidement son contingent. Dans une vidéo diffusée par Al-Jazira, les ravisseurs faisaient mine de passer l'un d'eux au fil de l'épée. Depuis, cette politique de l'enlèvement et du « zigouillage » de civils apeurés, sous l'œil impavide d'un caméscope, n'a fait que s'amplifier, devenant une véritable *stratégie de l'otage*. Comme le note l'expert britannique en terrorisme Jason Burke, « la vidéo est devenue l'arme la plus puissante des militants islamiques modernes »⁵⁵.

En ciblant les ressortissants des pays engagés⁵⁶, en concentrant le tir sur la coalition, la guérilla islamiste cherche à effriter la détermination des membres les plus hésitants des *forces de la coalition*, à les pousser à se désengager, en faisant réagir leurs opinions publiques. Se pose alors pour les responsables gouvernementaux le problème du coût politique du maintien de leur présence en Irak (d'autant que les retombées économiques, attendues des marchés ouverts par la reconstruction et promis aux alliés de l'Amérique, sont pour l'instant bien retardées). En « *déplaçant l'affrontement du terrain militaire vers le plan politique* », en visant « *les démocraties à leur talon d'Achille, c'est-à-dire la nécessité pour leurs dirigeants d'avoir le soutien de leurs opinions publiques* », les bourreaux tentent de faire « *exploser la coalition derrière laquelle les États-Unis abritent leur occupation* »⁵⁷. Sur les trente-deux pays composant la *coalition de la volonté* chère à W. Bush, huit avaient, en août 2004, retiré prématurément ou pris la décision de retirer *au plus vite* leurs troupes : Thaïlande, Norvège, Nouvelle-Zélande, Estonie, Nicaragua, Espagne, Honduras, République Dominicaine (pour éviter les « *dangers qui ne sont pas nécessaires* »).

Cette vague de kidnappings de civils étrangers, accompagnée d'exécutions sommaires et sauvages⁵⁸, cherche aussi à provoquer un *sauve-qui-peut* généralisé (rapatriements anticipés des humanitaires, des hommes d'affaires, journalistes, ou limitation de leurs activités) et à rendre difficile l'approvisionnement des forces adverses. En étendant le chaos, elle ne permet pas aux coalisés de passer pour des libérateurs et des reconSTRUCTEURS d'un nouvel Irak.

Toute personne qui collabore directement avec les troupes anglo-américaines est considérée comme un ennemi. Prise en otage, elle est immanquablement exécutée. Sa mise à mort est un châTiment qui vaut pour toutes « *les boucheries commises par l'occupant* »⁵⁹. C'est ainsi que le 12 juin 2004, l'ingénieur américain, Paul Marshall Johnson (49 ans), spécialiste des systèmes de ciblage et de vision nocturne des hélicoptères Apaches, a été décapité (et des images diffusées sur un site islamiste). « *Nous lui avons fait éprouver une partie de ce que subissent les musulmans quand ils sont frappés par les projectiles des hélicoptères Apaches* », avertirent des miliciens d'Al-Qaïda⁶⁰.

55 – Jason Burke, « Theatre of terror », *The Observer*, 21 novembre 2004. Traduit et réécrit par le lieutenant-colonel EMG Ludovic Monnerat, sous le titre « Le spectacle du terrorisme, ou comment les islamistes retournent les armes de l'Occident contre lui ». Disponible sur www.checkpoint-online.ch.CheckPoint/

56 – Le journaliste français Alexandre Jordanov, libéré après trois jours de détention par ses ravisseurs, était ainsi porteur d'un message fort clair, signé des Brigades des moudjahidin : « *La cible des rapt doit être un Américain ou un ressortissant d'un pays participant aux forces d'occupation* ». Cf. Hélène Despici-Popovic, « Al-Qaïda concentre le tir sur la coalition », *Libération*, 16 avril 2004, p. 7.

57 – Voir Patrick Sabatier, « Sauve qui peut », *Libération*, 14 avril 2004, p. 5 et François Géré, « Good morning Bagdad », *Libération*, 6 mai 2004, p. 37.

58 – En août, 12 Népalais, travaillant avec les forces américaines, avaient été enlevés et exécutés par un groupe islamiste, sans qu'aucune revendication ne soit formulée. Une vidéo et des images montrant l'égorgement de l'un des otages et l'assassinat par balle des onze autres furent publiées par le site Internet du groupe islamiste Ansar Al-Sunna, proche d'Al-Qaïda.

59 – Comme l'annonçait dans une vidéo le bourreau de l'américain Eugene Jack Armstrong, prenant à témoin « *la nation islamique* », avant de lui *couper la tête*. Cité par Éris Leser, « Un nouvel otage est décapité, la guerre s'enfonce dans la barbarie », *Le Monde*, 22 septembre 2004.

60 – Cité in « Irak : le spectacle de l'horreur et les otages », [amnistia.net-les enquêtes interdites](http://amnistia.net-les-enquêtes-interdites), n° 49-50, juillet-août 2004, p. 8.

Bien que l'issue soit toujours fatale, le traitement des otages dépend de leur nationalité. Alors que les captifs américains sont rapidement exécutés, les Britanniques le sont « *après avoir été exploités au maximum* », observe un responsable irakien. Cette différence tiendrait à la moindre attention accordée à ces enlèvements par une opinion américaine qui, depuis l'assassinat du journaliste Daniel Pearl et surtout celui de Nicolas Berg (le 12 août 2004)⁶¹, ne se fait plus d'illusion sur leur dénouement. Les médias britanniques sont, eux, bien plus réceptifs. Ainsi, en prolongeant la détention du Britannique Kenneth Bigley, les ravisseurs étendent à toute une nation (et jusqu'aux opinions européennes) les tortures infligées à une seule victime⁶². Il y a là une gestion volontaire de la réputation. Le meurtre, exécuté de sang-froid et enregistré, l'est pour les (télé)spectateurs. L'éborgement-décapitation réalisé par des groupes islamistes radicaux est un acte de guerre, perpétré sur des représentants des superpuissances ennemies. Il cherche, à travers l'« *éclat du supplice* » (Michel Foucault) appliqué à ces substituts, à blesser et torturer profondément un auditoire occidental impressionnable, à l'atteindre pour ainsi dire *physiquement*.

Les décapitations au couteau et, comble de l'abomination, filmées et diffusées avec des moyens modernes, stupéfient et écœurent par leur *barbarie* les nations « civilisées ». Ces mises en scène d'une gestuelle d'un autre âge, sur des innocents immolés quasi rituellement, révoltent⁶³. « *C'est-là un acte de la pire sauvagerie* », déclara le porte-parole de l'ambassade américaine à Bagdad, suite à l'exécution d'Eugène Armstrong. Ce sont pourtant-là des « *atrocités utiles [qui] font partie de l'arsenal standard des guerres* », constate l'historien Anthony S. Cordesman (directeur du Centre des Études Stratégiques Internationales à Washington). Ces images de corps effroyablement mutilés « *ne sont pas moins une arme qu'un lance-grenades* »⁶⁴. Cette atteinte au corps n'est que la mise en pratique d'une stratégie cherchant, au travers de tout un dispositif macabre, à porter des « *coups douloureux* », susceptibles de disloquer la Coalition, comme y encourageait un document publié sur le site Global Islamic Media⁶⁵.

Frapper « *là où ça fait mal* », exercer une menace sur « *ce qu'un adversaire considère de plus précieux* », est une réponse utilisée par celui qui se trouve en état d'infériorité, ou placé dans l'incapacité de se défendre en usant de coups « permis ». Pour illustrer cette position, Brice Smith rapporte l'« anecdote » suivante : pendant les premiers temps du chaos au Liban, trois concitoyens russes et leur chauffeur furent kidnappés et assassinés. En réponse, « *deux jours plus tard les Soviétiques ont fait livrer au leader du mouvement révolutionnaire un colis contenant un seul testicule – celui de son fils aîné - avec un message qui affirmait en des termes on ne peut plus clairs, "ne touchez plus jamais à nos ressortissants". Cela a fonctionné pendant toute la période des conflits sur place.* »⁶⁶ Cette

61 – Décapité en représailles des sévices commis à la prison d'Abou Ghraib.

62 – Voir Joan Smith, « Une exécution mise en scène pour choquer l'opinion publique », *Courrier International*, n° 728, 14-20 octobre 2004, p. 20.

63 – Ces boucheries ont permis de faire passer pour peccadilles les tortures dégradantes, humiliantes et brutales perpétrées par des soldats américains sur des Irakiens, notamment dans la prison d'Abou Ghraib. Elles ont confirmé les convictions des tenants d'une intervention militaire musclée, seule à même de *sécuriser* une partie du monde d'où des fous d'Allah se préparaient à écumer la planète.

64 – Cité par Patrice Claude, « Irak. La stratégie de l'otage », *Le Monde*, 3 octobre 2004.

65 – Cité par Jay Tolson, « Que faire de toute la prose estampillée Al Qaida ? », *Courrier International*, n° 707, 19-26 mai 2004, p. 55.

66 – « Anecdote » rapportée par Brice Smith, « L'arme nucléaire "utilisable" contre-attaque », disponible sur www.wieer.org/ensec/no-26/no-26fmc.usablenuke.htm

amputation partielle, avec menace de « décapitation », d'un attribut hautement emblématique de la masculinité avait eu un effet radicalement dissuasif.

Ces vidéos envoient aussi un message extrémiste aux publics musulmans, les incitant à se mobiliser, et à se radicaliser, en suivant la voie de ceux qui luttent avec la plus ferme des férociétés. Ces images enregistrées s'adressent également aux autres groupes militants islamistes, les engageant à épauler, ou à copier, ceux qui, à l'instar de Moussab Al-Zarqaoui⁶⁷, se montrent inflexibles. Et vont même jusqu'à tuer de leurs propres mains une femme comme Margaret Hassan, pourtant citoyenne irakienne depuis 32 ans et aimée pour s'être consacrée à aider ce peuple, mais d'origine

67 – Sur son parcours et sa radicalisation ultra-violente, voir l'enquête de Jean-Charles Brisard, *Zarqaoui. Le nouveau visage d'Al-Qaida*, Paris, Fayard, 2004.



Léon Khun,
Islamic Fundamentalism – Free-Market Fundamentalism

irlandaise... Pour Jason Burke, «*la concurrence acharnée entre les groupes pour le temps d'antenne et [la captation de] l'attention du public explique en partie la sauvagerie des actes filmés par les insurgés en Irak.*»⁶⁸

68 – Jason Burke, *op. cit.*

Ces liquidations sont autant d'actes de vengeances, de «*cérémonies punitives*» (Michel Foucault), susceptibles de galvaniser les foules, tout en cristallisant une haine des Américains au travers de mises à mort fortement symboliques, effectuées à l'unité et selon une scénographie sacrificielle calculée. Le cérémonial de mort (présentation de la victime, égorgement puis décapitation, «*offrande*» de sa tête) et les ritualités macabres qui organisent la séquence déroulent un immuable scénario qui s'efforce de délivrer à une population dont le pays est «*occupé*» un message de victoire. Il est exhortation à engager une lutte sans merci : la gorge tranchée aux cris d'*Allah o'akbar* («*Dieu est le plus grand*») rappelle le rituel abrahamique ; le groupe Tawhid wal Jihad utilise le *khinjar* qui est le long couteau traditionnel des sacrifices ; la tête entièrement détachée du corps est brandie comme un trophée, puis placée sur le dos du cadavre effondré. Des vidéocassettes de *l'immontable*, de cet égorgement au couteau qui «*dure de très longues minutes*» (dixit un présentateur de JT qui a visionné pour nous *l'indiffusable*⁶⁹), sont discrètement vendues à la sortie des mosquées, dans les souks de Bagdad et sur tous les marchés d'Irak⁷⁰.

69 – Cf. Daniel Schneidermann, «*Les images de l'Immontable*», *Libération*, 24 septembre 2004.

70 – Patrice Claude, *op. cit.*

Pour légitimer ces actes odieux et contrer les réactions négatives du monde musulman, ces «*vidéos de recrutement*» intègrent «*plusieurs signes visuels, comme les combinaisons oranges et les références à l'histoire ou à la tradition islamique*»⁷¹. Le théâtre de la cruauté emprunte délibérément un élément désormais emblématique des traitements humiliants subis par les Irakiens arrêtés et incarcérés par l'US army : la victime est vêtue d'un pyjama orange

71 – Jason Burke, *op. cit.*

Dessin de Wiaz



identique à celui porté par les détenus de la base de Guantanamo. Avant son exécution par décapitation, l'otage anglais Kenneth Bigley a été ainsi plusieurs fois montré encagé, chaînes au cou et habillé d'une telle tunique. Un avilissement censé faire écho à celui subit par les Irakiens et Irakiennes détenu-e-s dans la prison d'Abou Ghraïb, et dont Bigley demandait la libération dans ses messages adressés à Tony Blair.

Disparition, dissimulation des corps

À l'opposé de la restitution de corps exsangues, portant message de l'intransigeance des adversaires, on trouve la rétention ou l'escamotage des corps ennemis, afin d'éviter toute exploitation et récupération patriotique ou victimaire. Comme le disait le tchéquiste Laurentii Pavlovitch Beria (que Staline présenta à Roosevelt sous cette formule: « *C'est notre Himmler!* »): « *Un disparu, sans cadavre, sans sépulture connue, n'a aucune chance de devenir un martyr.* »⁷²

Après la prise d'otages du théâtre de Moscou (octobre 2002), les autorités russes ont voté une loi de *non-restitution des corps* qui précise que les dépouilles des terroristes seront désormais inhumées secrètement. C'est ainsi que le cadavre du dirigeant indépendantiste et président tchéchène, Aslan Maskhadov, abattu par les forces spéciales en mars 2005, a été rapidement escamoté par Moscou (non sans avoir été, au préalable, exhibé dépoitraillé sur toutes les télévisions – première offense à un ennemi tué). Tout comme les corps des membres du commando terroriste qui avait pris en otage les spectateurs du théâtre de la Doubrava (Moscou), il sera enterré dans une tombe anonyme et en un lieu tenu secret. Ainsi, outre l'impossibilité pour les proches de procéder aux funérailles selon les coutumes, d'honorer leur(s) mort(s) et de se recueillir sur leur(s) tombe(s), la version officielle des conditions du décès ne peut être contestée, faute de pouvoir effectuer une contre-expertise.

Le refus de rendre un corps à sa famille, à son peuple, bafoue les rites et les croyances. Cette confiscation est une marque d'irrespect voulue, une humiliation pour tous ceux qui luttent, préférant « *mourir sur leur terre* » que d'abandonner leur peuple. C'est aussi une provocation, comme conclut le député Noël Mamère, « *En refusant de rendre le corps, les autorités russes choisissent d'exacerber à l'extrême le sentiment d'injustice et d'abandon. Elles choisissent d'attiser, par leur mépris ouvert et sarcastique, la révolte et la vengeance.* »⁷³

Même procédure en Israël, où les corps des kamikazes palestiniens qui meurent ou sont tués « *au cours d'un acte de terrorisme à l'encontre de civils ou de militaires à l'intérieur du territoire israé-*

72 – Cf. Réseau Voltaire, n° 237 du 8 décembre 2004.

73 – « Les Tchétchènes doivent pouvoir enterrer dignement leur Président Aslan Maskhadov ». Sur www.noelmamere.org. Voir aussi, Hélène Despric-Popovic, « Maskhadov, un cadavre escamoté par Moscou », *Liberation*, 14 mars 2005, p. 12.

lien», ne sont jamais rendus à leurs familles. Ils sont enterrés dans «une sépulture anonyme au cœur d'un immense cimetière au nord d'Israël.»⁷⁴ Ainsi, ne peuvent-ils reposer en terre conformément aux croyances. Les autorités israéliennes reconnaissent officiellement que si elles refusent de rendre les corps des responsables d'attentats, c'est pour dissuader les éventuels candidats à des opérations terroristes. Et pour éviter que les funérailles et les cérémonies marquant le deuil ne soient utilisées par des groupes radicaux pour galvaniser leurs recrues et faire naître des vocations.

a) La disparition instituée

Durant les décennies des dictatures militaires sud-américaines (1970-1990), la *disparition* était devenue «l'expression la plus sinistre du terrorisme d'État»⁷⁵. «Il n'était pas suffisant de torturer les corps des opposants, explique Alfredo Martin. Il fallait étendre l'angoisse de mort au corps social tout entier pour le paralyser et le soumettre. Ainsi une nouvelle institution vit-elle le jour. En Amérique Latine, presque 100 000 corps ont disparu depuis 10 ans. Et la disparition est devenue sans frontière [...]. Pas de corps, pas de délits, pas de responsables, pas de punitions, pas de preuves, rien du tout. C'est la mort à son degré le plus haut, la mort de la mort. Pas de corps, pas de mort, pas de deuil. C'est la disparition instituée.»⁷⁶ Le cadavre est escamoté. Existe-t-il même? La mort n'est nullement certaine, aucune autorité ne l'annonce, ni ne la confirme. Personne ne dit savoir. Un proche a été subitement enlevé, embarqué de force, par une équipe de kidnappeurs habillés en civils (en Argentine ces intercepteurs étaient appelés les *chupaderos* : aspirateurs, extracteurs)⁷⁷. Et depuis cet instant plus rien, pas la moindre information, aucun signe. Impossible de savoir ce qu'il lui est arrivé, ni où il est détenu, et encore moins enterré. Peut-être croupit-il dans une cellule, subissant mille et une tortures à peu

74 – Barbara Victor, *Shahidas. Les femmes kamikazes de Palestine*, Paris, Flammarion, 2002, p. 46-47.

75 – Maurice Lemoine, «“Disparitions”, répression, impunité... En Amérique latine, la sale “guerre” perdue», *Le Monde Diplomatique*, février 1996, p. 16.

76 – Alfredo Martin, «Corps torturé, corps disparu, corps signifiant», *Quel Corps ?*, n° 38-39 («Une galaxie anthropologique. Hommage à Louis-Vincent Thomas»), octobre 1989, p. 58-59.

77 – Horacio Verbitsky, *El Vuelo. La guerre sale en Argentine*, Paris, Dagorno, 1995, p. 107.



Dessin de Willem

de distance de ceux qui l'attendent ? Peut-être est-il mort sous les coups ou a-t-il été liquidé ? Son cadavre a-t-il été abandonné dans une décharge, jeté au fond d'un puit, donné en pâture aux charognards, brûlé ou dissous à la chaux ?

Si «*la présence du cadavre angosse [...], elle est aussi rassurante*, note Louis-Vincent Thomas : *le défunt est là, reconnu par les siens [...]; et la certitude de sa mort se supporte mieux que l'incertitude qui entoure son absence et ses silences.*»⁷⁸ Avec la disparition du corps, aucun travail de deuil ne peut être amorcé. C'est-là, pour Philippe Solers, «*un procédé à fabriquer des fantômes*»⁷⁹. Les proches en sont réduits aux plus atroces suppositions, comme aux espoirs les plus fous. «*En rendant invisibles les corps, on affecte dans le même mouvement la personne arrêtée et son entourage*», souligne Raphaëlle Branche⁸⁰. Ainsi les effets de la torture sont-ils démultipliés. Des familles, des mères *folles*⁸¹, des «*enfants*», cherchent toujours, multiplient les démarches et les suppositions, espèrent, et souffrent. Entre 1974 et 1977, les services de renseignements chiliens (la DIN A), qui avaient organisé «*les disparitions en un système de terreur et de démobilisation de l'adversaire*», étaient allés jusqu'à mettre en scène «*des réapparitions factices*» de corps mutilés ou carbonisés. «*Parfois, la police utilisait les corps de vagabonds ou d'inconnus. La réapparition était un leurre, suscitant de faux espoirs*»⁸², ravivant les plaies, réactivant l'angoisse, tout en laissant planer un doute sur une possible réapparition. (Voir également dans ce n° 9 de *Quasimodo* l'article de Jean-François Jagielski et Thierry Hardier, «*Le corps des disparus durant la Grande Guerre : l'impossible deuil*», et celui de Martine Lefeuvre-Déotte, «*“Disparition” en Argentine et recherche lancinante des traces*»).

b) Disparition du corps-preuve

«*La disparition des corps est aussi la disparition de la brutalité sur ces corps*», note justement Olivier Razac. Elle doit rester impérativement une *brutalité de l'ombre*, être camouflée, pour ne pas détériorer des relations internationales et contrecarrer des objectifs de développement économique. Les cadavres ne doivent alors plus jamais réapparître. En Argentine, ils seront *grillés* dans des brasiers⁸³, et surtout balancés en haute mer. Les tortionnaires de la junte fasciste du Général Videla ont ainsi largué d'hélicoptères, puis d'avions, plusieurs centaines de *subversifs*. De 1976 à 1978, un «*vol de la mort*», discrètement baptisé *transfert*, partait tous les mercredis de l'École supérieure de mécanique de la marine qui abritait le principal centre de détention et de torture clandestin. Les prisonniers *transférés* étaient préalablement endormis par une injection de Penthotal, puis déshabillés dans la carlingue avant d'être jetés nus en haute mer. Pour qu'ils ne puissent remonter à

78 – Louis-Vincent Thomas, *Le Cadavre. De la biologie à l'anthropologie*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1980, p. 46.

79 – Philippe Solers, «*Préface*», in Amnesty International, *Les Disparitions*, Actes Sud, 1994, p. 11.

80 – Raphaëlle Branche, *op. cit.*, p. 145.

81 – À Buenos Aires, les «*folles de la place de Mai*» se mobilisent ainsi depuis 1977 pour «*résister et vaincre*»... Le foulard blanc qu'elles portent «*évoque le refus du travail de deuil, la négation du veuvage*». On consultera avec intérêt l'article de Paul Virilio, «*Les folles de la place de Mai*», *Traverses*, n° 21-22 («*La cérémonie*»), Paris, Centre Georges Pompidou/CCI, mai 1981, p. 9-18. Voir également Madres de la plaza de Mayo, *Résister c'est vaincre*, Bayonne, Éditions Gatzuzain, 2000.

82 – Luc Capdevilla et Danièle Voldman, *op. cit.*, p. 150.

83 – Olivier Razac, «*Disparition des subversifs et brutalité furtive du pouvoir*», in Alain Brossat et Jean-Louis Déotte (sous la direction de), *La Mort dissoute. Disparition et spectralité*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 181, 187 et 183.



Dessin de Siné

84 – Voir Marie-Monique Robin, *op. cit.*, p. 222 et p. 351-353.

85 – *Idem*, voir p. 143-150 (chapitre « Villa des Tourelles ») et p. 67-70.

86 – Cf. Hassane Zerrouky, « Le défenseur de la “gégène” », *L’Humanité*, 3 juillet 2000.

87 – Cf. Éditorial, « Traquer les faits. Milosevic et la disparition des corps », *Esprit*, août-septembre 2001, p. 4-5.

88 – Natalie Nougayrède, « Charniers en Tchétchénie », *Le Monde*, 2 octobre 2002.

89 – *Newsweek*, 14 octobre 2003. Cité par André Glucksmann, « Qui est terroriste ? », in Frédérique Longuet-Marx (sous la direction de), *Tchétchénie. La guerre jusqu’au dernier ?*, Paris, Mille et une Nuits, 2003, p. 17.

la surface, le Général Bignone qui dirigea le Campo de Mayo donnait pour consigne de leur ouvrir le ventre avec un couteau. « *Attirés par l’odeur du sang* », les requins faisaient disparaître toute trace⁸⁴.

Ils reprenaient, en la généralisant, une pratique déjà utilisée en Algérie par les paras français pour se débarrasser des « *éléments irrécupérables* ». Si ceux dont « *on ne voulait plus* », parce que leur « *nocivité était certaine* », étaient la plupart du temps amenés dans des « *maquis lointains* », pour être exécutés, puis enterrés sur place, jetés dans des fosses communes, ou passés à la chaux vive⁸⁵, d’autres finirent au large de la Ville Blanche, les pieds coulés dans du ciment. L’ancien préfet d’Alger, Paul Teitgen (qui démissionna pour dénoncer les tortures et les exécutions extrajudiciaires), rapporte que

« *des centaines de jeunes étaient précipités des hélicoptères dans la mer sur ordre de Bigeard et Massu, des victimes que ses hommes surnommaient les “crevettes Bigeard”* »⁸⁶.

La destruction des restes humains accusateurs, la suppression de toutes traces, doit permettre de cacher les atrocités commises, d’étouffer les liquidations organisées et massives, les sanglantes répressions, et d’empêcher tout *travail de vérité*. Tel fut ainsi l’objectif de l’opération secrète *Profondeur 2*, organisée par Slobodan Milosevic, au cours de laquelle des corps de civils albanais furent déterrés des charniers du Kosovo, pour être transportés en Serbie dans des fourgons frigorifiques qui furent immergés dans le Danube et d’autres rivières⁸⁷. Les nazis allèrent, eux, jusqu’à détruire les installations de l’extermination (les bâtiments du camp de Treblinka furent ainsi entièrement détruits et le terrain arasé).

En Tchétchénie, afin d’éviter les charniers et autres amoncellements compromettants, les militaires russes *éparpillent* les cadavres, ou les « *déchiquètent à l’explosif, pour rendre l’identification impossible* », comme le révèle une source militaire préférant garder l’anonymat⁸⁸. Pour terroriser les populations, des unités russes font ainsi exploser aux portes des villages des *fagots*, plusieurs personnes sont ficelées entre elles et dynamitées. Émiettés, les corps ne peuvent être reconstitués. Le 3 juillet 2003, ce sont vingt-et-une personnes (hommes, femmes et enfants) du village de Meskyer Iourt qui ont été « *“fagotées” ensemble et pulvérisées à la grenade et à l’explosif avant que leurs restes ne soient jetés dans un trou. Du point de vue des auteurs de ce massacre, cette méthode pour tuer est parfaitement adaptée : impossibilité de compter le nombre de corps, grande difficulté à les retrouver.* »⁸⁹

« Vandalisations » du corps de l'ennemi-e

Les corps des «ennemi-e-s» capturé-e-s ou leurs cadavres sont une aubaine pour tous les charognards, et profiteurs sans scrupule. Encore bien vivants, moribonds ou morts, ils alimentent différents trafics, font l'objet de pratiques mercantiles, de prélèvements à des fins commerciales, sexuelles, ou «scientifiques». Des parties de corps sont également choisies et amputées, pour être conservées comme preuve et trophée, découpées ou retirées pour être «recyclées», voire absorbées par les vainqueurs.

a) Le viol des «ennemies»

Le corps des femmes constitue la matière première du défoulement sexuel. Il est l'objet d'une exploitation sexuelle immédiate ou organisée. Autant jouir une dernière fois du corps des *belles*, s'en amuser, avant qu'elles ne soient plus bonnes à rien. Autant «*se les taper*», et que toute la section en profite, «*lui passe dessus*» et la *déchire*⁹⁰. (Au Viêt Nam, un soldat étasunien qui violait une femme avant de la tuer recevait le titre de *double vétéran...*⁹¹).

Dans son enquête sur le camp de concentration de Ravensbrück, l'ethnologue Germaine Tillon rapporte le témoignage de viols commis sur des polonaises juste avant qu'elles ne soient exécutées d'une balle dans la nuque et brûlées⁹². Dans les camps de concentration, des nazis s'approprièrent les jeunes filles qui leur plaisaient. Dans son témoignage du 28 janvier 1946, au procès de Nuremberg, Marie-Claude Vaillant-Couturier précise qu'à Auschwitz existait une maison de tolérance pour les SS et les kapos et que «*d'autre part, quand les SS avaient besoin de domestiques, ils venaient [...] choisir pendant la désinfection, et ils désignaient une petite jeune fille que la Oberaufseherin [commandante, femme du camp] faisait sortir des rangs. Ils la scrutaient, faisaient des plaisanteries sur son physique et, si elle était jolie et leur plaisait, ils l'engageaient comme bonne avec le consentement de la Oberaufsherin qui leur disait qu'elle devait une obéissance absolue, quoi qu'ils lui demandent*»⁹³.

Adalbert, un Rwandais Hutu qui participa au Génocide de 1994, décline deux catégories de violeurs : ceux qui profitent de la situation pour «*coucher avec des Tutsies figiolées*» (à leur goût) et qui, d'une certaine manière, s'y

90 – Cf. Seymour M. Hersh, *op. cit.*, p. 107.

91 – Amnesty International, *op. cit.*

92 – Germaine Tillon, *Ravensbrück*, Éditions du Seuil, 1973. Réédité Points «Histoire», n° H236, p. 171.

93 – De larges extraits de ce témoignage ont été publiés dans le journal *L'Humanité* du 13 décembre 1996.

Dessin de Willem, Couverture de
Charlie Hebdo du 12 mai 1999



attachent, les gardent avec eux et les utilisent désormais « *comme femmes* » (c'est-à-dire aussi comme domestiques). Ceux-ci, en échange, « *leur montraient un petit quelque chose de considération* » (voire les « *épousaient* »), et ceux qui « *les attrapaient juste pour blaguer avec le sexe en même temps que la boisson. Eux, ils les forçaient un court moment et les donnaient à tuer aussitôt après* »⁹⁴.

La beauté du corps est le critère de sélection par excellence, retenu par ce chef du GIA local (Algérie) qui s'adresse à ses hommes avant l'assaut : « *Prenez les plus belles, celles qui ont les yeux clairs, les autres tuez-les* »⁹⁵. Le viol est une récompense qui stimule les combattants et devient le « *mobile non avoué de leur ardeur en opérations* »⁹⁶. Le corps de la femme est un objet sur lequel on se défoule sexuellement et que l'on emporte comme légitime butin lorsqu'il est au goût du vainqueur.

Question d'un journaliste à un enfant-soldat : « *Quand vous preniez une ville, qu'est-ce que vous faisiez des filles ?* »

Réponse de Patrick K. (16 ans) : « *Quand on a pris Beleyala, on a pris plus de 250 filles. On les a ramenées et notre commandant en a tué dix ! Après ça, il nous a laissé les autres. Celles qu'on choisissait avaient la vie sauve ! Mais celles dont personne ne voulait on les tuait !* »⁹⁷

Les moins « *appétissantes* », les plus « *laidés* », aux goûts des tueurs, ne méritent pas qu'ils s'y arrêtent. La laideur attribuée aux femmes de l'adversaire constitue d'ailleurs un argument de déni du viol : « *En Indochine, ça [le viol] c'est probable parce que les filles étaient très jolies [...]. Mais l'Algérie, le problème des Algériennes c'est qu'elles étaient sales et voilées [...]. Donc elles n'étaient pas attirantes.* »⁹⁸ Elles le devenaient de toute évidence, une fois mises à *poil* (pratique couramment utilisée pour déstabiliser ceux et celles qui subissaient un interrogatoire « *poussé* »). Le viol clôturait bien souvent la séance de torture, ou le ratissage (les rapports militaires parlaient d' *indélicatesses*). Après l'effort, le « *soulagement* » du tortionnaire, du conquérant ou... du libérateur⁹⁹.

Rappelons que les bordels militaires de campagne (les BMC) « *employaient* » souvent des femmes des pays conquis, colonisés ou « *libérés* », pour organiser à bon marché le défoulement sexuel des guerriers. Ces *esclaves sexuelles* servaient à leur *réconfort*¹⁰⁰. Hitler n'avait-il pas promu Paris *Bordel du III^{ème} Reich*, pour tous les permissionnaires allemands. Les soldats en goguette du côté de Paname pouvaient ainsi ramener quelques souvenirs égrillards de leur virée en pays conquis. D'autres, plongés dans des contrées inhospitalières, prélèvent des bouts de corps sur les cadavres ennemis pour signifier leur triomphe, les présentant comme preuves tangibles de l'accomplissement de leur mission.

94 – Jean Hatzfeld, *op. cit.*, p. 117-118.

95 – Cf. Karima Guénivet, *Violences sexuelles. La nouvelle arme de guerre*, Paris, Michalon, 2001, p. 154.

96 – Cité par Raphaëlle Branche, *op. cit.*, p. 292, note 2. Voir son chapitre « *La conquête au cœur : le viol des femmes* », p. 290-299.

97 – Cf. François Margolin (documentaire de), *Les Petits soldats, France*, 2004.

98 – Raphaëlle Branche, *op. cit.*, p. 290.

99 – Au sujet des violences sexuelles commises par des forces de libération, voir J. Robert Lilly, *La Face cachée des GI'S. Les violés commis par des soldats américains en France, en Angleterre et en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Payot, 2004.

100 – Au sujet des milliers de femmes, notamment coréennes, utilisées dans des « *bataillons de réconfort* », voir de Hicks Georges, *Les Esclaves sexuelles de l'armée japonaise*, Granger, 1996.

b) Les prélèvements souvenirs

En Afghanistan, par exemple, les Afghanis (combattants russes) conservaient dans des boîtes d'allumettes vides des chapelets d'oreilles humaines séchées, qui «s'enroulaient comme de petites feuilles»¹⁰¹, tandis qu'au Viêt Nam des vétérans circulaient avec des collections d'oreilles attachées aux antennes de leurs véhicules. Les pilotes d'hélicoptère, n'ayant pas l'occasion de se procurer de tels souvenirs, se contentaient de peindre sur les fuselages des rangées de chapeaux coniques, correspondant au nombre d'ennemis abattus. Du haut de leurs machines, les compagnies arrosaient «*tout ce qui bougeait*», organisant entre elles des compétitions, avec comme prix un supplément de jours de permission¹⁰².

Dans le djebel, les Algériennes récupéraient les plaques des soldats français abattus pour s'en faire des colliers qu'elles arboraient lorsque l'ALN (Armée de Libération Nationale) se rendait dans leur village.

Plus courante est la prise de clichés photographiques figeant l'exploit guerrier ou le crime accompli (témoignages et souvenirs immortalisés de fin de chasses à l'homme, «*preuves de virilité*»). En novembre 2004, des révélations sur les outrages commis sur des cadavres de Palestiniens par des militaires de Tsahal, déployés en Cisjordanie, ont profondément choqué la population israélienne. De jeunes conscrits se faisaient photographier dans «*des postures avantageuses à côté de cadavres*», et filmer en train de jouer avec les corps de Palestiniens tués au combat ou avec des lambeaux de ceux qui avaient été pulvérisés dans un attentat-suicide. Des vidéos de ces exactions et des photos (vendues 50 centimes) pouvaient être achetées au cours de foires à l'horreur. Des soldats rassemblaient ces prises de vues macabres dans des albums souvenirs, ou en faisaient collection¹⁰³.

Des parties de corps peuvent encore être ramenées aux commanditaires d'un meurtre comme preuve, afin d'obtenir récompense. La tête coupée a longtemps servi de *preuve irréfutable*. Écorchées, saupoudrées de sel, empaillées, emplies de coton, ou embaumées, pour ralentir ou arrêter leur pourrissement, elles pouvaient ainsi voyager groupées ou isolées, dans des sacs, fichées sur des pieux, attachées aux selles de chevaux, chargées sur des barques, etc. Elles étaient ainsi exposées, promenées, ou offertes aux chefs de guerre, pour qu'ils puissent savourer leur victoire et rétribuer les guerriers méritants¹⁰⁴. D'autres extrémités du corps, plus faciles à amputer et à transporter en quantité, sont préférées lorsque, notamment, la qualité des victimes importe peu et qu'est recherchée l'abattage en nombre. Selon Patrick de Saint, lors du génocide des tutsis Rwandais, un préfet poussait les tueurs à la concurrence, leur ordonnant de lui apporter les mains de leurs victimes et promettant une caisse de bière «*à celui qui allait amener beaucoup*

101 – Svetlana Alexievitch, *op. cit.*, p. 165.

102 – Seymour M. Hersh, *op. cit.*, p. 37 et 20.

103 – Serge Dumont, «Israël sous le choc des révélations sur les exactions commises par des soldats dans les Territoires», *Le Temps*, 19 novembre 2004.

104 – Cf. Paul-Henri Stahl, *Histoire de la décapitation*, PUF, 1986, notamment «La chasse aux têtes», p. 11-30 et «Le voyage des têtes», p. 31-45.



Dessin de Willem

de mains »¹⁰⁵. Dans *Les Fantômes du Roi Léopold. Un holocauste oublié*, Adam Hochschild rappelle une autre macabre circulation de mains coupées : les cadavres des Congolais, abattus parce qu'ils refusaient de récolter le caoutchouc, étaient amputés de la main droite. Apportée aux officiers européens, elle prouvait que «*la balle avait été utilisée pour tuer quelqu'un et non "gâchée" à la chasse*». Les soldats étaient rémunérés en fonction du nombre de mains ramassées, d'où l'habitude de trancher aussi les mains droites de personnes bien vivantes, afin de ne pas gaspiller de balles et pouvoir les utiliser pour d'autres gibiers... Certains sectionnaient les parties génitales pour prouver qu'ils avaient bien abattu des hommes et non des femmes¹⁰⁶.

L'amputation du phallus des cadavres (phallogotomie) est une pratique attestée sur les champs de bataille¹⁰⁷. Le membre viril de l'adversaire a même pu constituer un mets de choix, prisé pour ses propriétés dynamisantes : lors de la mise à sac de Nankin (1937), des soldats japonais auraient ainsi «*consommé des pénis chinois pour accroître leur virilité*»¹⁰⁸. (Voir dans ce même n° 9 de *Quasimodo*, Luc Capdevila et Danièle Voldman, «*Les dépouilles de l'ennemi entre hommage et outrage*»).

c) Ingurgitations

Le corps de l'ennemi peut être effectivement absorbé, incorporé ou englouti, par différentes pratiques «*anthropophagiques*» de dévoration, ou de transplantation. Dans ces consommations «*nutritives*», l'ingestion peut non seulement viser la destruction totale de l'ennemi ou l'appropriation de ses vitalités, mais aussi combler un besoin alimentaire, rassasier.

Il existe ainsi un cannibalisme «*de vengeance lié à une haine inextinguible*». L'ingurgitation est alors une ultime injure infligée à un ennemi honni, ou le comble du mépris. Martin Monestier cite un épisode «*peu connu*» de la guerre qui opposa entre 1874 et 1877 les troupes fédérales américaines à la nation Sioux : «*Après la bataille de White Mountains au cours de laquelle la 7^{me} de cavalerie et ses chefs furent anéantis, le grand chef religieux Sitting Bull se fit apporter les cadavres du général Custer et du colonel Crook et, devant ses hommes, ouvrit leurs poitrines et mangea leurs cœurs crus !*»¹⁰⁹ La dévoration est ici «*un rituel de la vindicte*», qui signe l'effacement de l'ennemi, sa liquidation symbolique, son absolu anéantissement. Pour H. Savon, le génocide apparaît ainsi comme forme achevée du cannibalisme : «*S'incorporer les forces des ennemis et les réduire en excréments*»¹¹⁰.

105 – Patrick de Saint-Exupéry, *L'Inavouable. La France au Rwanda*, Paris, Éditions des Arènes, 2004, p. 155.

106 – Adam Hochschild, *Les Fantômes du Roi Léopold. Un holocauste oublié*, Paris, Belfond, 1998, p. 198 et 239.

107 – Cf. Michel Erlich, *op. cit.*, p. 173.

108 – Voir Luc Capdevila et Danièle Voldman, *op. cit.*, p. 132.

109 – Martin Monestier, *Cannibales. Histoire et bizarreries de l'anthropophagie. Hier et aujourd'hui*, Paris, Le Cherche Midi éditeur, 2000, p. 19.

110 – Hervé Savon, *Du Cannibalisme au génocide*, Paris, Hachette, 1972.

111 – Martin Monestier, *op. cit.*, p. 19 et 20.

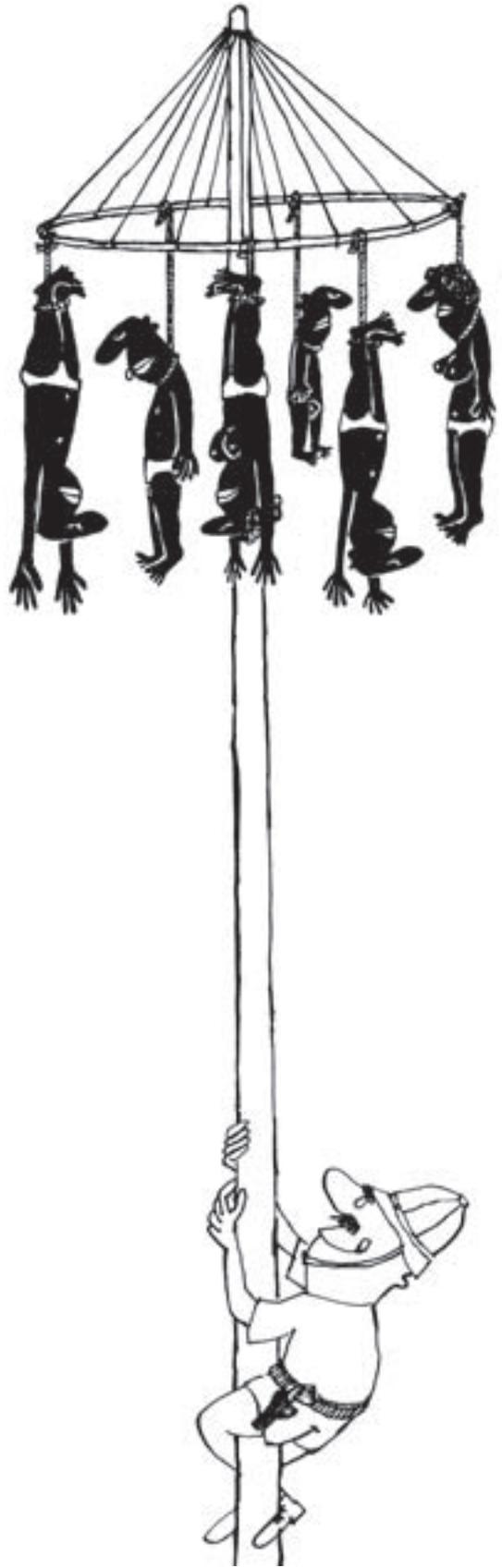
112 – *Idem*, p. 85.

113 – *Idem*, p. 58.

La dévoration peut tout au contraire constituer une marque de respect, participant à la régénération du vainqueur, à l'ampliation de ses forces par incorporation des vigueurs du héros tué au combat (à qui est offert une sorte de réincarnation). Dans la manducation cannibalique rituelle du cadavre de l'adversaire, le mangeur cherche un supplément de *force vitale*. Il s'empare des qualités de l'adversaire (courage, ruse, force) « *contenues dans tous ses organes* » et entend ainsi « *amplifier sa propre force* »¹¹¹. Aussi, en pleine bataille, lorsqu'ils tuaient un ennemi, les Maoris (Nouvelle-Zélande) s'empressaient-ils d'arracher et d'engloutir son œil gauche, le *Waidoua* « *censé abriter la concentration de l'âme, de la force et du courage* ». Il ne fallait surtout pas qu'un autre combattant profite de ce dopant¹¹².

Les hommes réputés braves, ou ceux qui avaient combattu avec une grande vaillance étaient les plus appréciés (les vaincus sans gloire étaient simplement exécutés, torturés, ou réduits en esclavage). Une fois dépecés, ces reliefs pouvaient alors être répartis en fonction du rang, du sexe ou de l'âge des convives. Les parties constituant des pièces de choix étaient réservées aux meilleurs guerriers ou aux chefs, que ce soit pour les vertus particulières dont elles étaient supposées être le siège ou pour leur saveur.

L'ennemi (fait prisonnier ou tué au combat) peut ne plus être perçu que comme un gibier, une viande à consommer (cuite, crue ou encore palpitante) et à accommoder selon des critères culinaires (rôtie, bouillie, mijotée, boucanée, etc.). Si ce cannibalisme de fin gourmet révulse, celui qui survient dans des cas de pénurie extrême, lorsque par exemple des unités acculées sont réduites à la famine, est admis. Il en va alors de la survie du groupe. En Sierra Leone, un enfant enrôlé de force donne ainsi la recette de ce qui est communément appelé *la soupe rebelle* : « *Lorsqu'on n'avait pas mangé de viande depuis plusieurs jours, on ramassait les mains et les bras coupés, on les mettait dans un grand sac, et puis au camp on les jetait dans une grosse marmite* »¹¹³.



Martin Monestier pointe également un « *cannibalisme politique ou plus exactement de terreur* », citant, comme conflits récents, le Liberia (en proie depuis 1989 à une violente guerre civile), où les différentes factions infligeraient ce cannibalisme aux civils pour les terrifier et les pousser à fuir. Il attribue également cette pratique à des unités Serbes de Bosnie ainsi qu'à des militaires cambodgiens qui, selon un rapport des Nations Unies d'août 1994, auraient dévoré « *certaines organes frits ou grillés* » de civils exécutés pour leur supposée *sympathie* avec les Khmers rouges¹¹⁴. Mais, quel crédit porter à de telles accusations ? Des pratiques cannibales ont de tout temps été prêtées à l'ennemi, dépeint comme un barbare, un carnassier ou un fou sanguinaire...

S'il n'existe plus aujourd'hui de rites ou de repas anthropophagiques (mis à part quelques cas de nécrophagie ou de cannibalisme de pénurie), on peut toutefois, avec Louis-Vincent Thomas, repérer la subsistance d'un cannibalisme que l'on pourrait qualifier de social : l'ennemi est « *adopté après avoir subi les sévices qui permettent son intégration* »¹¹⁵, il peut être ainsi rééduqué ou utilisé comme esclave.

Jean Ziegler repère quant à lui un *cannibalisme marchand*¹¹⁶, où le corps défunt, ou ses parties encore palpitantes, sont appropriées, vendues et troquées. En Tchétchénie, les cadavres sont ainsi souvent l'objet d'un macabre (et cynique) business. Selon un rapport de la FIDH, il existe un véritable *marché*, où les personnes détenues ou exécutées sont restituées à leurs familles contre rançon. Une véritable revente des cadavres, « *systématique et organisée* », donne lieu à transactions et chantages¹¹⁷.

Des corps ou des morceaux de corps récupérés et conservés peuvent aussi être échangés contre des personnes enlevées, ou des dépouilles de soldats morts en territoire « ennemi » : le 11 mai 2004 lors d'une incursion de l'armée israélienne dans la bande de Gaza, un véhicule blindé transportant des centaines de kilos d'explosifs sautait sur une mine et était littéralement pulvérisé avec à son bord six jeunes recrues de Tshal. Arrivés les premiers sur les lieux, des partisans du Hamas, encagoulés, ramasseront, parmi les débris dispersés sur un rayon de plus de trois cents mètres, des restes humains pour les emporter dans des sacs plastiques (des images en seront largement retransmises par la télévision publique israélienne). Puis, ils paraderont fièrement avec des morceaux de métal et des lambeaux de « *soldats sionistes* » : une partie du cuir chevelu, les débris d'une jambe, selon l'AFP (l'un d'eux aurait même esquissé des passes de football avec l'un des sacs, criant *Allah o'akbar* !). L'armée israélienne bouclera le secteur de l'explosion, passant au crible le terrain, fouillant toutes les maisons alentour, pour récupérer et retrouver les moindres restes de ses militaires. Différentes brigades armées du Djihad islamique (notamment du Fatah) affirmeront être en possession de morceaux déchiquetés et feront connaître leur

114 – *Idem*, p. 55 et 56.

115 – Louis-Vincent Thomas, « À propos du cannibalisme », *Quel Corps ?*, n° 15, janvier 1980, p. 56.

116 – Jean Ziegler, *Les Vivants et la mort*, [1975], Paris, Editions du Seuil, « Points », 1978, p. 31-49.

117 – Fédération Internationale des Droits de l'Homme, « Tchétchénie. Terreur et impunité : un système organisé », Rapport hors série de la *Lettre mensuelle de la Fidh*, n° 328, mars 2002, p. 14-15.

intention d'échanger ces fragments contre des prisonniers, ou une vingtaine de cadavres de Palestiniens enterrés en Israël (exigence qui restera finalement lettre morte)¹¹⁸.

En Chine, chaque année, les organes de milliers de *délinquants* sommairement exécutés sont littéralement cannibalisés par le régime. Prélevés sur les corps des *contre-révolutionnaires* fraîchement exécutés (parfois même sur des détenus anesthésiés), ils sont réimplantés pour soigner des officiels du régime (hauts fonctionnaires, dignitaires), des amis du gouvernement, ou de riches étrangers¹¹⁹. Ainsi, des bouts de «dissidents» sont recyclés dans le circuit économique et politique, et, d'une certaine manière, confortent le régime en lui donnant un regain de vitalité... Les opposants et les «mauvais» sujets rejoignent la fraction au pouvoir par reins et cornées interposées.

Selon un témoignage, recueilli auprès d'un rapatrié, durant la Guerre d'Algérie, le FLN (Front de Libération Nationale) enlevait des civils européens pour prélever leur sang afin de le transfuser à ses blessés. Les corps, sans vie des victimes, étaient abandonnés et retrouvés exsangues. La même pratique est attestée, au Cambodge, par des gardiens d'un des centres de détention et de torture khmer rouge (le S21, d'où seulement sept personnes sortirent vivantes sur près de 20 000 mille qui y furent détenues) : des prisonniers bâillonnés, les yeux bandés, étaient fermement ligotés sur des tables pour être littéralement vidés de leur sang, pour «*alimenter les hôpitaux*» selon leurs besoins¹²⁰.

Un tel «cannibalisme» peut également se repérer dans l'exploitation des cadavres des déportés en camps de concentration et d'extermination, récupération industrielle (savon, feutre, colle, cuir, etc.) et «scientifique». Des *articles-cadeaux* en peau de détenus furent notamment fabriqués. Le «*cuir très fin*» qui était réalisé à partir d'une préparation minutieuse de ces prélèvements, servit à confectionner des gants, des sacs, des pantalons d'équitation, des chaussures d'intérieurs ou encore des reliures de livres et des abat-jour. Les tatouages *artistiques* étaient tout particulièrement prisés et recherchés. Dans le camp de Dachau, «*il était donc très dangereux de montrer que l'on avait encore une peau belle et saine ou un tatouage artistique*», observera un médecin-détenu. Et tout aussi risqué «*d'avoir des dents en bon état*» : les crânes humains «*à la dentition impeccable*» étaient particulièrement appréciés des SS, qui en ornaient leurs bureaux...¹²¹

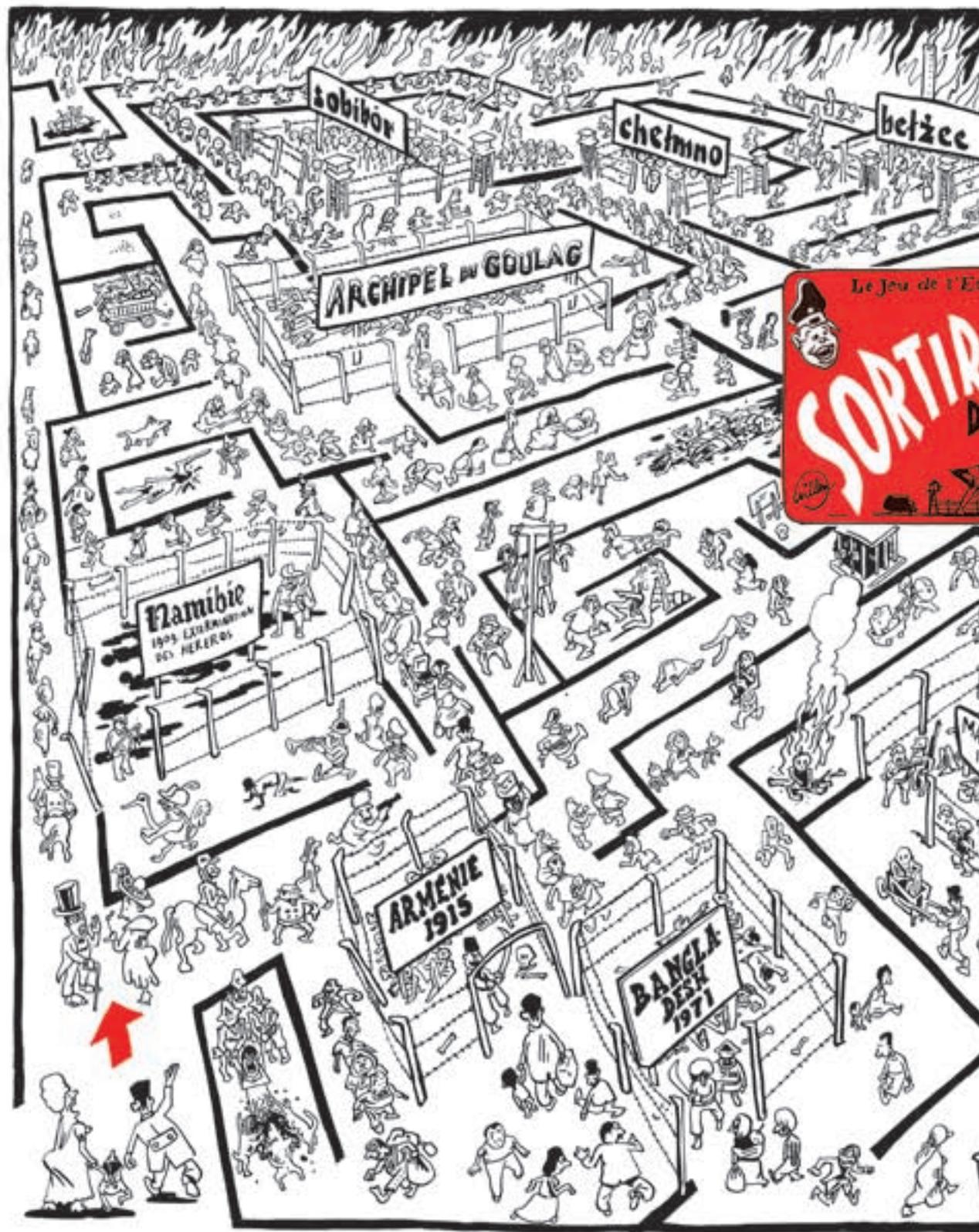
L'espace concentrationnaire, avec ses «arrivages» quotidiens, constituait également une source continue d'*approvisionnement* en corps allogènes, et «originaux» (nains, jumeaux, singulières malformations, «races» variées, etc.), offrant des sujets *intacts*, «*n'ayant subi aucun coup ou blessure*» et permettant la constitution de *collections* anatomiques, par exemple de crânes *judéo-bol-*

118 – Voir Jacques Kerem, «Vengeance macabre après un raid israélien à Gaza», *Libération*, 12 mai 2004 et G. P., «Les corps des kamikazes sont conservés comme monnaie d'échange», *Le Monde*, 14 mai 2004.

119 – Jean Leclerc du Sablon, «Chine : le marché des fusillés», *L'Express*, 2 février 1995, p. 62-64.

120 – Voir Rithy Panh (documentaire de), *S21, la machine de mort khmère rouge*, France/Cambodge, 2003.

121 – Cité par Ernst Klee, *La Médecine nazie et ses victimes*, [Auschwitz Die NS-Medizin und ihre Opfer, 1997], Paris, Solin/Actes Sud, 1999, p. 40 et 41. Ceux qui avaient des dents en or avaient droit à une «*mort subite*».





Poster de Willem, *Comment sortir vivant du XXème siècle!*, paru dans *Charlie Hebdo* du 27 août 1997

122 – Voir Édouard Conte, «Au terme de l'horreur. La "collection de squelettes juifs" de l' "Université du Reich" de Strasbourg », in Édouard Conte et Cornelia Essner, *La Quête de la Race. Une anthropologie du nazisme*, Hachette, 1995, p. 231-262.

123 – Cf. Philippe Aziz, *Les Médecins de la mort. Tome 3 : Des cobayes par millions*, Genève, Éditions Famot, p. 196, 1975.

124 – *Idem*, p. 245

125 – À propos de l'utilisation d'échantillons humains prélevés sur des victimes du nazisme avant et après 1945, voir Götz Aly, «Plus il y en aura, mieux cela vaudra», *Cosmopolitiques*, n° 10, avril 1989, p. 125-128.

126 – Titre d'un document de la Wehrmacht, recueil de photos en couleurs de personnes, ou de leurs organes respiratoires, après action de gaz de combat. Cf. Ernst Klee, *op. cit.*, p. 200-201.

cheviques, à des fins d'examens anthropométriques¹²². Ainsi, des «médecins» purent-ils parfaire leurs études d'anatomie comparée sur les races pour tenter de démontrer, «*une fois pour toutes, les causes biologiques des crimes perpétrés par la juiverie internationale*»¹²³. Assassinés pour être disséqués, puis rapidement réduits à l'état de squelettes, certains spécimens considérés comme «rares» vinrent étoffer des collections privées ou celles d'instituts reconnus. Sur les cadavres des concentrationnaires, exécutés pour «servir» la science, furent prélevés quantité d'organes divers. Ces *échantillons* (notamment des cerveaux), ces lots, furent placés dans des bocaux de formol, afin d'être soigneusement conservés, et servir à l'édification des générations futures. (Voir dans ce même n° 9 de *Quasimodo*, Georges Yoram Federmann, «L'horreur de la médecine nazie»).

Ce fut-là, pour des *médecins de la mort*, une «*occasion unique*» de se procurer un «*matériel humain idéal*»¹²⁴, encore *frais*¹²⁵, de se faire livrer des détenus, si possible, «*en bon état*», afin de leur inoculer des virus particulièrement destructeurs, de provoquer des blessures puis de les infecter par des cultures gangrenées, et ainsi suivre leur évolution ou étudier «*la pathologie des lésions provoquées par des gaz de combat chimiques et d'autres substances nocives stratégiques*»¹²⁶. Ce «*matériel [était] particulièrement approprié*» à des expérimentations «*uniques*», puisque de toute manière voué à la mort et à la disparition.



Dessin de Willem

Pour des scientifiques en mal de cobayes humains, ces anatomies mises à disposition furent une manne où ils puisèrent des sujets pour pratiquer des essais « inédits » ou extrêmes, compléter leurs recherches et satisfaire leurs ambitions personnelles. Ainsi les cruelles expériences que conduisait Josef Mengele, cet « ange de la mort », à Auschwitz sur des dizaines d'enfants, permirent à son directeur de thèse, le généticien Otmar von Verschuer, de disposer d'organes et de tissus humains, et de poursuivre ses travaux au sein d'un institut réputé de Berlin.

Les vies qui ne valent rien peuvent être prélevées pour faire avancer la science, et observer concrètement, par exemple, les effets de nouvelles armes, de s'assurer de leur efficacité. C'est ainsi que, le 17 mars 1945, 8 000 prisonniers du camp de concentration de Halde furent regroupés autour d'un pylône auquel était fixé une bombe mise au point par le Club de l'Uranium, une *arme miracle* (*Wunderwaffe*) sur laquelle les nazis comptaient pour sauver *in extremis* le Reich. Ce second essai nucléaire allemand, qui eut lieu en présence de sommités SS et d'Herman Göring, surprit même les militaires, en vaporisant littéralement la totalité des prisonniers...¹²⁷

Les guerres offrent, en effet, une opportunité pour se débarrasser des « mauvais sujets » et de tous ceux dont les vies, jugées sans valeurs, seraient un poids pour le progrès social...

Guerre et hygiénisme

« Nous ne retrouverons la santé qu'après avoir éliminé les Juifs »

Hitler

Les futuristes italiens, qui ont vu dans la guerre « *la seule hygiène du monde* », ne furent pas seuls à penser les conflits (mondiaux ou régionaux) comme l'occasion de procéder à un grand nettoyage prophylactique, à l'élimination des corps jugés inutiles, non-performants, nuisibles ou dangereux. La saignée provoquée par la guerre aurait elle-même un effet « écologique » salutaire. Elle réduirait fortement les densités de population, les régulant par rapport au territoire dont elles disposent. C'est ainsi que certains ont pu interpréter le génocide des Rwandais tutsis comme la résolution d'un problème démographique, comme une réaction – quasi instinctive – à une surpopulation devenue asphyxiante ! La ponction réalisée renforcerait les lignées, les « races », les nations, en éliminant les plus *faibles*, les éléments abâtardis et pathogènes.

En toute logique sportive, (même s'il est toujours possible de créer la surprise...), la victoire doit récompenser les plus forts, les plus intrépides, les plus aptes au combat et les mieux préparés, formés, physiquement, génétiquement/ethniquement, moralement, techniquement. Dans cette vision eugénique, seuls doivent en



Camille Charron

127 – Voir *Voltaire*, n° 288,
17 mars 2005, p. 1. [www.
reseauvoltaire.net](http://www.reseauvoltaire.net)

128 – À ce propos se reporter au travail d'André Pichot, *La Société pure de Darwin à Hitler*, Paris, Flammarion, 2000.

129 – Voir Jean-Yves Le Naour, *Misères et tourments de la chair durant la Grande Guerre. Les mœurs sexuelles des Français, 1914-1918*, Paris, Aubier, 2002, «Le poilu comme référence virile», p. 306-321.

130 – Alexandre Szombati, «Des Nazis parlent. La mémoire sans défaillance des bourreaux», *Le Monde Diplomatique*, mars 1988. Disponible sur www.anti-rev.org

131 – Cité par Édouard Conte, «Épouser un héros mort. "Pureté de sang" et mariages posthumes dans le Reich nazi», *Terrain*, n° 31 («Un cors pur»), Paris, Éditions du Patrimoine, septembre 1998, p. 23.

réchapper les corps bien trempés, les hommes de caractère et les nations fortes. Les autres (les êtres inférieurs, viciés ou décadents) auront été éliminés. Ainsi la société débarrassée, délestée, purifiée¹²⁸, de ces corps handicapants pourra-t-elle poursuivre sa route vers le Progrès.

La guerre, cet «*art de détruire les hommes*» (docteur Jean-Charles Cheunu, 1870), apparaît ici comme le moyen de faire le tri entre les corps, comme «*un instrument de sélection raciale*» (Enzo Traverso). Pour l'eugéniste allemand Otto Ammon, la guerre qui s'adresse à tous les hommes en état de porter les armes, réaliserait «*une sélection des plus adroits, des plus vigoureux et des plus résistants*». Les corps inaptes, les populations débiles, les avortons, et autres scories humaines seraient balayés de l'histoire. Seuls sont sensés subsister, régner et (désormais) se reproduire les corps héroïques, virils, sains, au moral et au physique d'acier. Aucun abâtardissement de la lignée, du peuple, de la race, de la civilisation dominante, ne serait à craindre, puisque les femmes, subjuguées ou par devoir, se tourneraient spontanément vers le combattant, vers «*ce mâle par excellence, [cet] homme virilisé par le port des armes*». Elles se détourneront de l'*embusqué*, ce planqué qui fait figure de demi-homme, de femmelette et d'impuissant¹²⁹.

La guerre est aussi l'occasion de procéder «*silencieusement*» à l'extermination des «*parasites sociaux*», de détruire (officiellement ou en catimini) tous les corps encombrants et porteurs de contaminations (tous ceux qui relèvent d'une *sous-humanité*, et sont définis comme «*génétiquement inférieurs*»). Ceux qui planifiaient le gazage appelaient *guerre silencieuse*, cette «*indispensable industrialisation de la mort*» qui «*se déroulait derrière les barbelés des camps, en opposition à la "guerre bruyante" qui faisait rage sur les fronts*»¹³⁰.

Une épuration qui devient, pour les inquiets de la dégénérescence et de la pureté, d'autant plus nécessaire que les pertes humaines directement dues à la guerre enlevaient finalement à la nation les «*corps valeureux*», laissant les femmes à la merci d'hommes impropres à la perpétuation de la Race, à la préservation de limpidité du sang... Pour eux dès lors, «*la guerre est une saignée du meilleur sang. La victoire des armes signifie parfois pour un peuple une défaite porteuse de l'extermination de sa force vitale et de son sang*» (Heinrich Himmler, 1939)¹³¹.

Car, force est de constater que le combat, lorsqu'il s'éternise et s'équilibre, mobilise l'élite et fauche massivement les forces vives. La guerre en causant «*de graves pertes parmi les sujets sains génétiquement*» réalise une «*sélection négative*». À terme, c'est l'effet inverse qui risque d'advenir, non plus une purification mais plutôt une élévation du risque de contamination du «*corps du peuple*». Ainsi, les démographes et généticiens Allemands s'alarmèrent-ils

de cette manne d'hommes que la guerre soustrayait à leurs foyers (dans la dernière phase de la guerre, cette ponction peut être estimée à 16 000 000). Un péril d'autant plus inquiétant que le «dénouement» en hommes allemands s'accompagnait d'un afflux massif de milliers de prisonniers de guerre et de travailleurs *allogènes* (7 100 000 en 1944), rendant inéluctable «*le danger d'infiltration raciale et ethnique*», malgré toutes les mesures de police les plus coercitives¹³². Le «*mariage a posteriori*» avec le *casque d'acier* – populairement *mariage avec le mort*, *Totenehe* ou plus crûment *noces du cadavre*, *Leichentrauung* –, sera également saisi par l'administration du III^{ème} Reich comme «*une mesure d'hygiène raciale, de préservation de la substance du peuple : l'épouse-veuve du héros est ainsi mise à l'abri (en principe) de la "souillure allogène"*»¹³³.

Pour compenser cette saignée, l'élimination, la stérilisation, ou l'abandon¹³⁴, des sujets déficients, malades, mal formés, inutiles, *fous* (et plus largement de tous les *asociaux*), biologiquement (ethniquement, racialement) irrecevables, devient absolument nécessaire, d'autant qu'ils sont présentés comme un poids économique. La guerre est l'occasion de procéder à un assainissement (généti-

132 – Édouard Conte et Cornelia Essner, *La Quête de la Race. Une anthropologie du nazisme*, Paris, Hachette, 1995, p. 355.

133 – Édouard Conte, «Épouser un héros mort», *op. cit.*, p. 26.

134 – Voir Pierre Durand, *Le Train des fous*, Paris, Éditions Syllepse, 2001. Relate l'abandon à la mort (de faim, de froid) d'environ 40 000 internés pendant l'Occupation.



Beb-deum, *Kosovo*

que). Les vies sans valeur (*unwertes Leben*) doivent être autoritairement supprimées pour qu'advienne un monde parfait, une nation saine, débarrassée des vies indignes d'être vécues, «*de la race mortellement malade*»¹³⁵. (Voir dans ce même n° 9 de *Quasimodo*, Didier Herlem, «*Ein gesunder Voolksörper*»).

La guerre a pu être aussi un excellent moyen d'envoyer au casse-pipe des «indésirables», les corps robustes mais inquiétants, ceux des «indigènes», par exemple. Ainsi les *troupes noires* furent-elles souvent expédiées en première ligne se faire hacher menu, pour sauvegarder les intérêts des puissances coloniales et défendre des sols qui leur étaient hostiles. C'était là de la chair à canon peu coûteuse, dont il était facile de se délester une fois le conflit terminé, en les renvoyant au bercail où en les abandonnant sur place, les laissant en pâture aux hordes triomphantes qui peuvent lyncher à loisir ces *traîtres*. Au lendemain de la Seconde guerre mondiale, les Africains libérés des camps de prisonniers furent purement et simplement renvoyés chez eux, souvent sous la menace des armes. Ceux qui résistèrent à cet embarquement, demandant des comptes (notamment financiers), furent jetés dans des camps (de transit), dans certains cas, encerclés par la gendarmerie française, tirés comme des lapins et conduits sous bonne garde dans les bateaux qui les ramenèrent dans leurs pays (ces premiers charters de la honte).

En mars 1962, au lendemain des accords d'Évian, les Harkis (ces *supplétifs* musulmans, devenus désormais inutiles, encombrants et indésirables) furent purement et simplement désarmés par les militaires français (souvent sous la menace, parfois par la ruse) puis, abandonnés dans les casernements vides, «*livrés aux représailles des vainqueurs*». C'est à coups de crosses que des militaires refoulèrent ceux qui s'agrippaient aux camions qui évacuaient des cantonnements les Français d'origine européenne (un



Poop them out

scénario similaire s'est produit au Rwanda en 1994, où les non-Blancs qui avaient cru trouver refuge dans les casernes et autres lieux sous protection de l'armée française furent laissés sur place, lorsque l'évacuation fut décidée, et ainsi abandonnés aux mains des génocidaires). Si vingt mille de ceux qui avaient servi sous le drapeau français réussirent à traverser la Méditerranée, cent mille furent massacrés¹³⁶. Il était clair que la France ne voulait plus aucun Arabe sur son sol, puisqu'ils avaient voulu l'Indépendance, ils n'avaient désormais qu'à rester chez eux... Comme le constatera sans ambages un officier appelé : « *C'était presque du racisme, la France ne voulait pas d'Algériens en France. Au fond on n'allait pas donner l'Indépendance à l'Algérie en ayant en plus des Algériens en France. [...] C'était pour solde de tout compte, on abandonne l'Algérie, on ne va pas en plus se créer des problèmes d'avoir des rapatriés musulmans. Je crois que c'était aussi lamentable que cela.* »¹³⁷

(On se reportera dans ce même n° 9 de *Quasimodo*, aux textes de Sidi Mohammed Barkat, sur « Corps et État », et de Pierre Tévanian, sur le « Corps d'exception »).

Cruellement votre

La cruauté recèle toujours une fonctionnalité, une intentionnalité. Même l'acte le plus barbare, sadique, irrationnel ou délirant est porteur d'un sens, et s'inscrit dans un cadre de violences tolérées, ou encouragées, par les états-majors et les chefs de guerre. Cet acte peut être un message adressé aux vivants, ennemis, alliés ou complices. Il peut être aussi un magistral coup de semonce donné à ceux qui en réchappent, les enfermant dans un mur de silence. Il peut être encore un ultime outrage, une vexation éternelle, qui poursuit le défunt jusque dans l'au-delà. En Iran, le viol constitue une suprême profanation, et une punition pour l'éternité : en « salissant » des jeunes filles condamnées à mort juste avant leur exécution, « *leurs bourreaux tiennent à s'assurer qu'elles n'iront pas au paradis, réservé aux purs* »¹³⁸.

Les violences, qu'elles soient programmées ou paraissent « inutiles », forment une théâtralité de la guerre. Et même quand le scénario semble absurde ou démentiel, lorsqu'il bascule dans une *sale guerre*, il résulte toujours d'un ferment idéologique, d'un non-dit stratégique, d'intentions « politiques » (comme, plonger un pays dans une insécurité permanente, une anomie généralisée, permettant sa mise à sac).

Les récits d'atrocités, les images accusatrices, notamment, nourrissent un imaginaire de l'horreur et structurent des *imaginaires de guerre* qui font effraction dans le réel¹³⁹ et guident les bras armés, leur donnant des raisons d'accomplir jusqu'au bout d'autres horreurs.

136 – Le 30 août 2001 des Harkis ont ainsi déposé une plainte contre X auprès du Tribunal de grande Instance de Paris pour crime et complicité de crime contre l'humanité. « *L'action est fondée sur l'existence d'un plan concerté qui aurait été destiné à désarmer les Harkis après la signature des accords de paix et à les abandonner sur le territoire algérien après le départ du contingent français. Les plaignants soulignent que les autorités françaises leur interdirent une retraite sur le sol français.* » Le Du Catherine, « Les Harkis : un passé sous silence », in *L'Autre. Cliniques, Cultures et Sociétés*, volume 3, n° 1 (« L'ennemi »), Grenoble, La Pensée Sauvage, 2002, p. 53-68. Voir également, Boussad Azni, *Harkis, crime d'État. Généalogie d'un abandon*, Ramsay, 2002 (réédité, « J'ai Lu », n° 6421).

137 – Témoignage d'un ancien officier appelé, in Benjamin Stora (conçu par), *op. cit.*

138 – Karima Guenivet, *op. cit.*, p. 148.

139 – « *Les images construisent de façon puissante des imaginaires dans les sociétés, avec une tendance à "créer du réel"* », Benjamin Stora, *op. cit.*, p. 107.

Les manières de blesser, de torturer, de mettre à mort, d'outrager les vivants ou les cadavres, de les anéantir (les «*pratiques et les logiques de guerre*») se nourrissent des imaginaires, fantasmes, idéologies qui structurent la perception du *corps de l'ennemi*¹⁴⁰. Pour Denis Crouzet, «*la violence ne va faire que mettre en scène cet imaginaire, sur les cadavres.*»¹⁴¹ Ainsi au Rwanda en 1994, les Rwandais tutsis, décrits comme filiformes (et hautains) par la vulgate raciste, furent-ils *raccourcis* par des Hutu pris aux rets de l'idéologie ethnicisante insufflée et exacerbée par tous les extrémistes. Au cours de ce génocide, les «grands» furent bel et bien «*coupés en morceaux*» par ceux qui avaient depuis plus d'un siècle été présentés comme des *courts*, de *vrais nègres* (trapus et grossiers) par les tenants de l'ethnisme (anthropologues, historiens, ecclésiastiques, gouvernants, etc.). Les tueurs s'acharnèrent bien souvent sur les corps, coupant les mains *trop longues*, amputant pieds et jambes de leurs victimes, pour les ramener «*à une taille normale*». C'était «*comme si l'on avait voulu conjurer la haute taille qui avait fait d'eux pendant tant de siècles une race de seigneurs*» (Jean-Marcel Bouguereau). Les Rwandaises tutsies furent, elles, systématiquement, violées. Dans les discours pousse-au-crime, elles avaient été présentées comme «*les plus jolies, les plus désirables*», comme des garces à l'envoûtante beauté, ne réservant leurs charmes qu'aux hommes de pouvoir (les Européens, les Blancs, les Hutus riches et influents, etc.), extrêmement dédaigneuses à l'égard des simples Hutus¹⁴². Beaucoup de Hutus auraient fantasmé sur ces *filles hautes*, le génocide permit aux hommes de jouir de ce qui jusque-là leur semblait réservé aux puissants et aux nantis (et aux femmes de prendre une revanche sur ces «concurrentes», en encourageant leur destruction).

Lorsque les coups portés ne le sont pas dans l'affolement du combat, ils ne sont nullement donnés au hasard. S'il existe une gestion du geste, de la conduite et des dispositifs de l'élimination, les manières d'anéantir l'autre, les stratégies guerrières, les techniques d'extorsion de renseignements et de terreur, sont également guidées par des représentations de l'ennemi. La torture, tout particulièrement, s'appuie sur ce qui fait culturellement mal à l'autre, elle s'attache à viser sciemment les parties du corps dont la mise à mal a symboliquement le plus de retentissement dans l'économie intime du sujet et dans l'ordre communautaire. Outre le fait de terroriser de multiples manières, en utilisant par exemple des chiens tous spécialement dressés, la torture s'attache à humilier le prisonnier, à le rabaisser en détruisant tous ses repères, en s'en prenant à ce qu'il a de plus cher, sa sexualité, ou celle de ses proches, en heurtant ses croyances. Selon les témoignages d'anciens prisonniers du camp X Ray (Guantanamo), les «*détenus du Moyen-Orient ont été contraints de visionner des films pornographiques et ont été interrogés par des femmes à moitié nues*»¹⁴³. Comme le notait un Afghan retenu

140 – Cf. Alain Brossat, *Le Corps de l'ennemi. Hyperviolence et démocratie*, Paris, La Fabrique-éditions, 1998.

141 – Denis Crouzet, «Imaginaire du corps et violence aux temps des troubles de religion», in Jean Céard, Marie-Madeleine Fontaine et Jean-Claude Margolin (sous la direction de), *Le Corps à la Renaissance*, Aux Amateurs de livres, 1990, p. 116-127. Voir également de Fatima Oussedik et Benjamin Stora, «Ce que disent les cadavres en Algérie», *Esprit*, n° 237, novembre 1997, p. 5-12.

142 – Sur la construction de cette imagerie héritée de la colonisation, de son exacerbation raciste et des manipulations ethnistes qui ont constitué l'idéologie du génocide des Rwandais tutsis, voir Frédéric Baillette, «Figures du corps, ethnicité et génocide au Rwanda», *Quasimodo*, n° 6 («Fictions de l'étranger»), printemps 2000, p. 7-37.

143 – *Libération*, 2 août 2004, p. 13.



plus de deux ans dans des geôles américaines en Afghanistan : «*Les Américains connaissent la culture de l'homme afghan : tout ce qu'il aime ou respecte, ils font le contraire. [...] Nous aimons porter la barbe, ils la rasent comme les cheveux ; ils nous photographiaient nus et les toilettes, dans chaque cellule, sont communes, avec un bidon dans un coin pour quinze détenus ; ils mettent des femmes pour s'occuper des prisonniers et, plusieurs fois, c'est une femme qui m'a conduit à la douche hebdomadaire.* »¹⁴⁴

En bafouant ce qui est corporellement et culturellement insupportable, il est ainsi possible d'excéder, d'ébranler ou de faire céder sur le champ celui qui résiste. «*Il y avait une autre méthode, beaucoup plus rapide que la gégène, pour faire avouer n'importe quoi, témoigne Noël Favrelière. On faisait venir un indigène, son épouse, sa fille. On déshabillait les femmes. Ça ne suffisait pas ? On déshabillait l'homme et on le collait contre sa fille. Il craquait immédiatement.* »¹⁴⁵ Le viol de l'épouse, de la fille, de la mère, outre l'humiliation recherchée, apparaît comme un excellent moyen pour faire avouer les hommes et les atteindre dans leur dignité. La Rapporteuse spéciale de la Commission des Droits de l'Homme «*chargée de la question de la violence contre les femmes, y compris ses causes et ses conséquences*» (Mme Radhika Coomaraswamy) consacre tout un chapitre à la «*Violence à l'égard des femmes en*

Dessin de Willem, extrait d'une série intitulée : «*OUI ! Une guerre peut-être propre !*», Charlie Hebdo, 10 août 1994

144 – François Chipaux, «*Mohammed, policier, raconte sa détention dans les geôles américaines d'Afghanistan*», *Le Monde*, 3 juin 2004.

145 – Noël Favrelière, *Le Désert à l'aube*, Paris, Éditions de Minuit [1960, immédiatement interdit], réédité en 2000. Cité par Anne Diatkine, «*La fuite pour des idées*», *Libération*, 9-10 décembre 2000.

détention». Elle y engage un débat sur les formes sexospécifiques de la violence carcérale. Dans le cadre de l'utilisation du viol comme «*forme de torture*», dans le but déclaré de faire avouer les membres de la famille de sexe masculin tenus d'assister au viol de leurs épouses, elle constate que «*dans ces scénarios [...], le viol lui-même [n'est] pas souvent considéré comme une torture en soi mais plutôt, à l'instar de l'électrochoc, des fers ou du bâton de police, comme l'arme du tortionnaire. C'est ainsi que l'agression que subit le corps de la femme apparaît en réalité comme une agression contre l'homme et dans de nombreux cas considérée comme telle, sauf par la femme elle-même.*» (point 131)

Si le viol de la femme-de-l'ennemi est utilisée comme *moyen d'humiliation*, c'est que les combattants partagent la même idéologie de domination à l'égard des femmes, cultivent les mêmes rapports d'appropriation et que les femmes, elles-mêmes, ont (en partie) intériorisé ces rapports sociaux de sexes : «*L'horreur est à son comble du fait que généralement, si un groupe constitué utilise une telle stratégie, c'est que les fondements idéologiques et fantasmatiques sont partagés par le groupe visé, et à l'intérieur de celui-ci, non seulement par les hommes, mais par les femmes*», analyse Claude Guillon¹⁴⁶.

Les pires atrocités sont commises, ou ordonnées et encadrées par des individus apparemment «normaux», et *instruits*, souvent considérés comme *intelligents*. Ce sont des «personnalités» ou des notables locaux qui habituellement occupent des postes de responsabilités (maires, professeurs, gouvernants élus «démocratiquement», etc.), ce sont des êtres froids et calculateurs, qui administrent les crimes de masse, jusque dans leur cruauté. Les tueurs, «novices» ou professionnels, perçoivent ou savent quels actes barbares ils peuvent se permettre, jusqu'à quels extrêmes ils peuvent se laisser aller. Parfois même, ils doivent apprendre à surmonter leur propre dégoût, leurs réticences, pour s'acquitter de la tâche *surhumaine* qui leur a été confiée et dont ils ont la responsabilité. Himmler s'adressait ainsi à des dirigeants des *Einsatzgruppen*, des SS et des chefs de police : «*Nous savons que ce que nous attendons de vous est "surhumain" : il vous faudra être surhumainement inhumain*». Hannah Arendt qui rapporte cette intervention rappelle que «*les nazis tentèrent même d'éliminer ceux qui tiraient un plaisir physique de leurs actes [...]. Au lieu de dire : "Que de choses horribles j'ai faites !", les assassins devaient pouvoir dire : "Que de choses horribles j'ai dû faire dans l'accomplissement de mon devoir, combien cette tâche m'a pesé".*»¹⁴⁷

146 – Claude Guillon, *Dommages de guerre (Paris-Pristina-Belgrade – 1999)*, L'Insomniaque, 2000, p. 102.

147 – Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, [1963], Paris, Gallimard, 1966, p. 122.

Frédéric Baillette

Bibliographie complémentaire

- AUZIAS CLAIRE, *Samudaripen. Le génocide des Tsiganes*, Paris, L'Esprit Frappeur, n° 71, 1999 (p. 102-103 pour les expérimentations réalisées sur les Roms).
- BAKARI KAMIAN, *Des Tranchées de Verdun à l'église Saint-Bernard. 80 000 combattants maliens au secours de la France (1914-18 et 1939-45)*, Paris, Khartala, 2001.
- BALLIF NOËL, «L'homme et le cannibalisme. Anthropophagie et cannibalisme», in Jean Poirier (sous la direction de), *Histoire des mœurs. Tome 3 : Thèmes et systèmes culturels*, Gallimard, La Pléiade, 1991, p. 459-498.
- BERNADAC CHRISTIAN, *Les Médecins maudits. Dans les camps de concentration, des cobayes humains*, Paris, Michel Lafon, 1996 (réédition de *Les Médecins maudits. Les expériences médicales humaines dans les camps de concentration*, Paris, Éditions France-Empire, 1972).
- COSTES-PÉPLINSKI MARTINE, *Nature, culture, guerre et prostitution. Le sacrifice institutionnalisé du corps*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- COURRIER INTERNATIONAL, «Josef Mengele. Le médecin d'Auschwitz travaillait pour la recherche de pointe», 24 mars 2005.
- DELAPORTE SOPHIE, «Acte pictural, acte scriptural : une traumatographie ? Le corps des morts dans l'œuvre d'Otto Dix et dans les témoignages médicaux», *Stress et Trauma*, 1 (3), 2001, p. 177-190.
- DESPIC-POPOVIC HÉLÈNE, «Les étrangers, espèce en voie de disparition», *Libération*, 15 avril 2004.
- FOUCAULT MICHEL, «L'éclat des supplices», in *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 37-72.
- KOZARIC-KOVACIC DRAGICA, FOLNEGOVIC-SMALC Vera et SKRINJARIC Jarmila, «Tortures psychosexuelles en ex-Yougoslavie. Point de vue de femmes psychiatres», *Chimères*, n° 20 («Zones de folies»), automne 1993, p. 13-23.
- HADJAR ALI, *La Chair à Canon. Histoire des Algériens dans l'armée française (1854-1954)*, AAEL (Association pour l'Art et l'Expression Libre), 1999.
- HOMMES & MIGRATIONS, n° 1148, novembre 1991, dossier «Aux soldats méconnus. Étrangers, immigrés, colonisés au service de la France».
- HORNE JOHN, «Les mains coupées : "atrocité allemandes" et opinion française en 1914», *Guerres Mondiales et Conflits Contemporains*, n° 171, juillet 1993, p. 29-45.
- KÉFI RIDHA, «Pourquoi les terroristes islamistes pratiquent-ils la décapitation ?», disponible sur le site L'intelligent.com
- KRAMER ALAN, «Les "atrocités allemandes" : mythologie populaire, propagande et manipulations dans l'armée allemande», *Guerres Mondiales et Conflits Contemporains*, n° 171, juillet 1993, p. 47-67.
- LAFONT MAX, *L'Extermination douce. La cause des fous. 40 000 malades mentaux morts de faim dans les hôpitaux sous Vichy*, Le Bord de l'eau, 2000. Du même auteur, sous un titre quasiment identique, *L'Extermination douce. La mort de 40 000 malades mentaux dans les hôpitaux psychiatriques en France sous le régime de Vichy*, Préface de Lucien Bonnafé, Éditions de l'Arefppi, 1987.
- LIFTON Robert JAY, *Les Médecins nazis*, Paris, Robert Laffont, 1989.
- LIU MELINDA et DOBSON WILLIAM, «Le sauve-qui-peut des alliés», [Newsweek, New York], *Courrier International*, n° 702, 15-21 avril 2004, p. 11.
- NAHOUM-GRAPPE VÉRONIQUE, «Les viols systématiques en Bosnie ou l'imaginaire du purificateur ethnique», *Champ Psychosomatique*, n° 1 («Les liquides du corps»), «Nouvelle série», mars 1995, Grenoble, La Pensée Sauvage, p. 101-119.
- NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE, n° 6 («Destins du cannibalisme»), Gallimard, automne 1972 (notamment André Green, «Cannibalisme : réalité ou fantasme agi ? ; Urszula Chodowicz, «La hantise et la pratique. Le cannibalisme iroquois» et Hélène Clastres, «Les beaux-frères ennemis. À propos du cannibalisme Tupinamba»).
- RICCIARDI VON PLATEN ALICE, *L'Extermination des malades mentaux dans l'Allemagne nazie*, [1948], Érès, 2002.
- RIVES MAURICE et DIÉTRICH ROBERT, *Héros méconnus. Mémorial des combattants d'Afrique noire et de Madagascar*, Association Frères d'armes, 1993.
- SOFSKY WOLFGANG, *L'Organisation de la terreur. Les camps de concentration*, [1993], Calmann-Lévy, 1995.
- TERNON YVES et HELMAN SOCRATE, *Le Massacre des aliénés. Des théoriciens nazis aux praticiens SS*, Paris, Casterman, 1971.
- WILLIAMS PETER et WALLACE DANIEL, *La Guerre bactériologique. Les secrets des expérimentations japonaises*, Paris, Albin Michel, 1990.

